

UN TAOÏSTE
N'A PAS D'OMBRE

PATRICE FAVA

UN TAOÏSTE
N'A PAS D'OMBRE

Mémoires d'un ethnologue en Chine

BUCHET • CHASTEL

La peinture de couverture est une œuvre de Lu Zhi (1496-1576),
illustrant *Le rêve du papillon* de Zhuangzi 夢蝶,
feuillet d'album 29,4 × 51,4 cm. Musée du Palais impérial, Pékin.

*À Sandra
et aux vagues étoiles de l'Ourse.*

PREMIÈRE PARTIE

1965-2023

La Chine telle qu'en elle-même...

Prélude

Je n'ai jamais si bien compris pourquoi, jusqu'à une période assez récente, les Chinois se faisaient enterrer avec leurs livres et leurs œuvres d'art (et à des époques plus anciennes avec leurs femmes et leurs serviteurs). Personne n'a envie de laisser derrière soi les passions d'une vie entière. Toutes les grandes œuvres demeurent inachevées et une vie n'est jamais terminée. Ma bibliothèque est le témoin des étapes de mon histoire. Je n'ai pas envie de la laisser partir en poussière. Les taoïstes ont trouvé une solution à cette inéluctable tragédie qui consiste à abandonner leur héritage matériel et immatériel, en préparant de leur vivant leur immortalité. À la formule « un taoïste qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle », il faudrait ajouter que le sacerdoce d'un maître n'a pas de fin. Il continue dans l'au-delà à veiller sur ses proches et sur la communauté au sein de laquelle il a vécu. Ses descendants et, en particulier, ses disciples auront ensuite la responsabilité d'entretenir son culte.

Les Chinois, par bien des côtés, vivent dans un univers où le merveilleux et l'imaginaire occupent une place si importante, que j'ai fini par partager leur manière d'habiter le monde. Cela dit, dans la société actuelle, plus préoccupée par son leadership que par son histoire religieuse, devenir taoïste est un paradoxe et un choix à contre-courant des directives officielles. Cette très

inconfortable situation assure malgré tout aux descendants de l'éclésià des Maîtres célestes, une reconnaissance immédiate, car au-delà des suspicions dont ils peuvent être l'objet, ils sont toujours les dépositaires de secrets bien gardés qui en font des êtres à part. Les seuls personnages à qui on pourrait les comparer en Occident sont les psychanalystes qui, bien qu'ils se soient affranchis de la transcendance, sont eux aussi des sortes de directeurs du destin. On s'en remet à eux pour sortir des conflits dont on est l'objet. La fascination qu'ils exercent est du même ordre que celle des maîtres chinois qui sont les dépositaires de très anciennes méthodes thérapeutiques. Qu'entre eux, aucun dialogue ne soit possible est un signe des temps. Dans le monde désenchanté des sociétés industrielles, il a fallu s'inventer de nouvelles rationalités.

J'aurais voulu pouvoir dire comme Oscar Wilde « J'ai mis du talent dans mon œuvre et du génie dans ma vie », mais il manque à cette formule un peu mondaine tout ce qui aura été le propre du taoïsme : cultiver son monde intérieur.

En m'inscrivant en première année de chinois aux Langues'O, en 1965, j'avais comme principal objectif de déchiffrer les signes très énigmatiques de l'écriture chinoise. Cela relevait de mes défis surréalistes, mais aussi de ma volonté de m'éloigner de ma famille bourgeoise. Ces deux projets d'ailleurs n'en faisaient qu'un. Avoir vingt ans n'est pas le plus bel âge de la vie, surtout lorsqu'on vit accompagné par l'avant-garde de la contestation et les écrivains tourmentés à qui l'on cherche à ressembler. De mes années au lycée Lakanal, entouré de candidats obsédés par le concours d'entrée à Normale sup', le plus intact de mes souvenirs demeure mes échappées clandestines pour rejoindre, vers 6 heures du soir, les réunions surréalistes de la Promenade de Vénus, un café des Halles qui existe toujours, mais qui aurait dû être classé monument historique. André Breton était assis face au grand miroir d'une arrière-salle réservée à ces rencontres sans protocole. Il voyait arriver ses anciens et ses nouveaux compagnons de route, et baisait courtoisement la main des femmes. Avec deux de mes compères khâgneux, nous lui avons écrit pour lui faire part de notre proximité avec le mouvement surréaliste et il nous avait invités à venir aux rendez-vous quotidiens du quartier des Halles.

Jean-Pierre Coroller, qui était l'initiateur de ces rencontres, était proche de Georges Perros et de Jean-Edern Hallier, bretons comme lui. Nous cultivions le dérèglement rimbaldien des sens, fréquentions l'hôpital psychiatrique de Sceaux en pensant trouver parmi les pensionnaires un nouvel Antonin Artaud et étions prêts à provoquer de nouveaux scandales comme ceux de Philippe Soupault à la Closerie des Lilas. Nous vivions en compagnie de tous les auteurs que s'était approprié le surréalisme, de Cravan à Darien, de Jacques Vaché à Raymond Roussel. Tout le reste sentait le vieillot et ne nous était d'aucune utilité. Jean-Pierre Coroller m'avait fait découvrir Malcolm de Chazal et j'épinglais ses aphorismes sur les murs de ma chambre. Je ne me suis jamais départi de cet engouement pour la culture surréaliste de toutes les époques et ai toujours donné raison à André Breton. Les excommunications qu'il prononçait contre les uns et les autres étaient, à mes yeux, entièrement justifiées. C'est à ce prix que se maintenait le pacte surréaliste.

Je voyais défiler à la Promenade de Vénus quelques-uns des grands noms de l'aventure surréaliste qui, en dépit des horizons divers d'où ils venaient, partageaient le même idéal : changer le monde, réaliser l'émancipation totale de l'homme, redécouvrir, comme l'écrit Julien Gracq, « les influx cachés qui innervent ce monde ». Je me souviens de Radovan Ivsic, Jean Schuster, Jean-Louis Bédouin, Gérard Legrand, Jorge Camacho, Eric Losfeld, mais il y avait aussi beaucoup d'inconnus qui avaient certainement dû jouer un rôle important pour être admis dans ce cercle restreint.

Jean-Pierre Coroller n'est plus là pour m'aider à faire revivre les années de notre jeunesse survoltée. Il est mort mystérieusement dans un accident de voiture en plein désert. Il était plus que tout autre le portrait de Rimbaud. Il m'avait dit que pour participer aux réunions de la Promenade de Vénus, il fallait partager les idéaux littéraires, politiques, y compris la conception de l'amour, des surréalistes. J'étais loin de pouvoir dire quelle était leur conception de l'amour, mais quelques-unes de mes futures rencontres auront été marquées du sceau de l'amour fou. Il devait y avoir dans l'assistance Annie Lebrun dont j'allais plus

tard découvrir l'œuvre provocatrice. Elle incarnait l'image de la femme surréaliste qui n'a pas eu besoin d'attendre les mouvements féministes pour être libre. Je rêvais de publier des poèmes dans *La brèche*, la dernière revue surréaliste.

J'ai toujours eu tendance à penser que les gens qui ignoraient le surréalisme étaient mal armés pour comprendre l'époque dans laquelle ils vivaient, mais ce sentiment de supériorité s'est encore aggravé lorsque mes années en Chine ont fini par faire de moi un taoïste. Avoir réussi à joindre ces deux extrêmes demeure bien évidemment incompréhensible pour ceux qui ne sont ni surréalistes, ni taoïstes.

Jean-Michel Goutier disait d'André Breton qu'il a été « l'un des plus puissants accélérateurs de notre modernité ». Il ne s'est pas passé grand-chose après lui. *Tel Quel* aura été un repère de gens qui se sont trompés avec une telle assurance que leur rôle dans l'histoire littéraire de la France est devenu un sujet de plaisanterie, le nouveau roman n'aura été qu'une bulle éphémère et ses admirateurs se sont bien vite lassés de ses ennuyeuses productions. Des soi-disant « Nouveaux philosophes », Gilles Deleuze disait : « Je crois que leur pensée est nulle ». Ni le pop art, ni le théâtre de l'absurde, ni même le situationnisme n'auront eu l'impact du surréalisme.

Qu'André Breton ne fasse plus partie de l'actualité est bien normal, mais l'héritage surréaliste est toujours là, comme en témoigne la vente aux enchères de son atelier de la rue Fontaine, le mur de ses œuvres à Beaubourg, toutes les expositions des peintres de cette époque qui continuent d'avoir lieu, mais surtout le magnifique Musée du Quai Branly qui doit son existence à Claude Lévi-Strauss autant qu'à André Breton. L'histoire intellectuelle du xx^e siècle doit la plus grande part de son originalité aux surréalistes, mais aucun des sinologues que j'ai connus, à part Jacques Pimpaneau, n'a senti passer le grand vent d'idées qui a secoué leur époque. Le surréalisme a fini par se diluer dans la culture générale et l'adjectif surréaliste sert aujourd'hui à qualifier ce qui est bizarre. De son vivant, André Breton avait d'ailleurs renoncé à faire usage de ce mot.

L'arrivée en Chine

Aborder la Chine avec ces antennes sensibles à toutes les formes d'insoumission ne pouvait, semble-t-il, qu'être voué à l'échec. Mai 68 et l'effervescence qui régnait dans la nouvelle université de Vincennes ne me prédisposaient nullement à mon rattachement fortuit et provisoire au corps diplomatique. En arrivant à Pékin, à la veille du Nouvel an 1970, j'étais moins porté par la grande vague des admirateurs de Mao que par la lecture des œuvres de Victor Segalen, Henri Michaux et Saint-John Perse, mais aussi de Granet, Maspero et de tous les pères des études taoïstes qui se sont succédé en France depuis cinq générations. Cela dit, il était généralement admis que le taoïsme avait été, en Chine, définitivement rayé de l'histoire. Personne d'ailleurs ne s'en offusquait. Tout récemment, j'ai même entendu un réalisateur français, Jean-Michel Carré, après la projection à huis clos de son film *Le nouvel empire* destiné aux téléspectateurs de Arte, dire que ce que Mao avait fait de mieux aura été de supprimer la religion !

J'avais appris, lors de mes années aux Langues O, grâce à Kristofer Schipper qui était venu nous faire une conférence, que de grandes cérémonies taoïstes existaient toujours à Taïwan, notamment dans la petite ville de Tainan où il était installé depuis 1962. Toutes les images qu'il avait projetées sont restées gravées dans ma mémoire et allaient, sans que j'en aie conscience, décider de mon avenir. Il sera beaucoup question de ce grand savant que j'ai fréquenté pendant cinquante ans. Personne n'a autant déteint sur moi que ce maître qui a changé la manière dont on écrivait l'histoire de la Chine. La redécouverte de la tradition vivante du taoïsme restera à jamais associée à son nom et à son œuvre impérissable.

En Chine même, au début des années 1970, il ne restait aucune trace ni du bouddhisme, ni du taoïsme, ni du confucianisme qui avait été la cible d'une nouvelle et virulente campagne de critiques baptisée *Pi Lin pi Kong* 批林批孔 (Critiquer Lin Biao et

Confucius). L'association de l'ancien compagnon d'armes de Mao et du maître à penser des fonctionnaires de l'empire nous amusait beaucoup. Simon Leys a tout dit sur cette période au cours de laquelle il fallait faire table rase de toute la culture ancienne, mais ni lui, ni personne n'avait prévu le grand changement qui allait se produire après que Mao soit allé rejoindre Marx. Mon plus grand regret est de ne pas avoir su mettre à profit les trois années que j'ai passées à Pékin, comme attaché à l'ambassade de France, pour voir derrière l'épais brouillard idéologique d'autres réalités. Nous vivions le nez collé sur l'actualité, en étant incapables d'imaginer les courants souterrains qui pouvaient persister ici et là, ni surtout qu'un nouveau scénario était possible. Ces années plombées ont fait l'objet d'innombrables livres, mais aucun auteur n'a abordé la question religieuse, ni fait référence au taoïsme.

Cet état de fait a de multiples causes dont la première est l'ignorance généralisée de l'histoire religieuse de la Chine dont ont toujours fait preuve les Occidentaux, l'audience des sinologues demeurant, on le sait, extrêmement limitée. L'impossibilité de voyager librement à travers le pays n'aura guère permis de découvrir d'autres aspects de la société que ceux mis en scène par les guides officiels qui avaient pour mission de montrer aux étrangers les grandes réussites du socialisme. À cela s'ajoutait le fait bien établi qu'on ne voit que ce que l'on connaît. Mais il y a, à cet aveuglement, d'autres raisons historiques. Les missionnaires qui ont été les premiers et les principaux informateurs du grand public pendant des siècles ont pensé que pour approcher les empereurs, dont dépendaient à la fois leur survie et leurs chances d'évangéliser les Chinois, ils devaient se présenter sous l'aspect de lettrés confucéens. Ils ont fait de Confucius le représentant de toute la culture et jeté sur les religions un regard méprisant. Le père Henri Doré a intitulé les dix-huit volumes qu'il a rédigés pendant ses quarante années en Chine : *Recherches sur les superstitions chinoises*. Cette approche délétère a fini par être adoptée par le plus grand nombre et le mot « superstition » continue de refaire surface dans bien des discours, y compris de la part de soi-disant connaisseurs de la culture chinoise.

Les empereurs mandchous qui ont régné pendant près de trois siècles (1644-1911) ont, eux aussi, beaucoup contribué à la mise à l'écart du taoïsme. D'obédience bouddhiste et chamaniste, ils ont progressivement remplacé les maîtres taoïstes qui étaient traditionnellement au service des empereurs par des lamas tibétains et mongols. La longue histoire du taoïsme ne s'achève pas pour autant, mais les Maîtres célestes de la Montagne du tigre et du dragon entrent dans une semi-clandestinité et ne représentent plus la religion chinoise. Les républicains qui, en 1911, mettent fin à 2 000 ans de régime impérial s'inspireront du modèle confucéen et transformeront les temples en écoles. Avec eux s'installe un nouveau courant monothéiste, d'inspiration confucéenne, mais qui n'empêche pas les taoïstes de continuer à exister. Ce n'est qu'à partir de 1949 qu'ils vont progressivement disparaître. L'irrésistible besoin de supprimer toutes les formes de religions atteindra son paroxysme pendant la Révolution culturelle. Que Mao, le plus déterminé des iconoclastes, qui a œuvré pendant trois décennies à la destruction du patrimoine religieux de son pays, soit aujourd'hui vénéré parmi les dieux du panthéon n'est pas un paradoxe. On continue de l'honorer en tant que libérateur et fondateur de la nouvelle Chine. Son culte posthume s'inscrit dans la logique de la canonisation des grands hommes, dont le Hunan, sa province natale, s'est fait une spécialité.

La manière dont les Occidentaux écrivent l'histoire politique de la Chine est si différente de celle des Chinois qu'il n'y a aucun dialogue possible entre eux et nous. Il faut définitivement renoncer à toute forme de complicité et savoir surtout que les Chinois n'ont aucune envie d'entendre les étrangers critiquer leur pays. Les discours négatifs que tiennent, entre eux, les étrangers sont très mal venus, même en privé. La guerre froide entre communistes et démocrates fait partie du monde bipolaire que nous a légué l'histoire.

Vu d'Europe ou d'Amérique, on imagine mal que l'on puisse passer sa vie en Chine, en ayant d'autres centres d'intérêt que l'actualité politique. Si, pour moi, la Chine n'a cessé d'être le centre du monde, c'est davantage à cause de sa longue histoire

que de sa manière de faire, comme disait Jack Belden, « trembler le monde » (*China shakes the world*, 1949).

Le fait de vivre dans ce pays si fermé qui était l'objet d'une immense curiosité me valut de croiser bien des personnages célèbres qui avaient en commun d'être des sympathisants du régime. La seule exception fut la venue, en 1971, du grand linguiste Alexis Rygaloff qui, après vingt ans d'absence, était de retour à Pékin. Se promener avec lui était un vrai bonheur. Il parlait pékinois avec les enfants des hutong, retrouvait les lieux qu'il avait fréquentés et comparait la vie d'aujourd'hui avec celle qu'il avait connue avant 1949. Il était partout à son aise et plaisantait volontiers avec les vendeurs de la librairie Xinhua ou du grand magasin de la rue Wangfujing. Que tout le monde s'appelle « camarade » était pour lui une nouveauté. Les anciennes formules de politesse avaient toutes disparu. Il était aussi surpris de ne pas retrouver l'atmosphère bruyante des restaurants. La Chine était devenue étonnamment silencieuse. Personne en France n'avait un chinois aussi parfait que le sien. Le Quai d'Orsay lui avait demandé de servir d'interprète au général de Gaulle lors d'un dîner avec des diplomates chinois. Il devait être en smoking et assis derrière le général. Cette position de larbin n'était pas faite pour lui plaire. Il avait décliné l'invitation. Comme bien d'autres étrangers de son époque, il avait dû laisser sa bibliothèque en Chine. Revoir ses livres entassés dans le Centre culturel de Taijichang était pour lui un crève-cœur. Alexis Rygaloff possédait sur tous les sujets une culture impressionnante. Il avait écrit un article dans la revue *L'homme* pour démontrer que le chapitre sur la Chine des *Structures élémentaires de la parenté* était complètement faux. Dans la réédition de 1967, Claude Lévi-Strauss mentionne discrètement cette critique et estropie le prénom de l'auteur en l'appelant Alexandre ! *L'homme* était si séduisant que je me préparais à devenir linguiste. Avant de partir en Chine, j'avais d'ailleurs eu la chance d'être stagiaire dans son centre de linguistique et de collaborer à son projet de dictionnaire chinois-français qui ne verra d'ailleurs jamais le jour. Nos retrouvailles à Pékin étaient aussi l'occasion de l'entretenir de mon projet de thèse sur le nouveau vocabulaire politique de l'ère maoïste.

Je mettais à profit mes lectures quotidiennes de la presse chinoise pour faire des fiches sur les slogans et les formules récurrentes de la nouvelle langue de bois. Que le grand savant que fut Alexis Rygaloff n'ait écrit que des ouvrages techniques à l'intention des linguistes est bien regrettable. Le seul livre de lui, destiné à un large public, a pour titre *Confucius*, mais il regrettait d'avoir répondu à la sollicitation d'un éditeur et commis cet opuscule qu'il jugeait sans intérêt.

En ces temps de grande agitation révolutionnaire et de militantisme généralisé, les sinologues étrangers se faisaient très rares sur le continent. L'arrivée à Pékin de Simon Leys fut l'autre grande surprise de l'année 1972. Comme George Orwell, dont il était un fervent lecteur, il avait horreur de la politique, mais c'est ce sujet qui fit pourtant sa célébrité. J'ai sans doute été l'un des premiers lecteurs des *Habits neufs du Président Mao*, publié par René Viénet, et c'est grâce à lui que j'allais faire la connaissance de ce monstre sacré qui avait eu le culot d'écrire le contraire de tout ce que l'on pouvait lire dans les colonnes du *Monde*, du *Nouvel Observateur* et les apologues de l'intelligentsia de gauche. Les thuriféraires du maoïsme furent interloqués par le livre de cet inconnu qui, dans un premier temps, fut considéré tantôt comme un malade mental, tantôt comme un agent de la CIA. Tout cela a fini par être dénoncé comme un aveuglement des têtes pensantes de l'époque, mais cette page de l'histoire intellectuelle de la France n'a pas encore été suffisamment prise en compte. Pourquoi des gens fort instruits peuvent se dépouiller de toute lucidité aura été due, comme l'explique Wiktor Stoczkowski, à la propension caractéristique du xx^e siècle à s'inventer de grandes idéologies ? Je m'attendais à rencontrer un tribun à la carrure imposante, prêt à en découdre avec n'importe quel ignorant des réalités chinoises. Peut-être était-ce l'ombre de son éditeur et la virulence des situationnistes qui s'étaient interposées tout au long de la lecture de cet incroyable brûlot qui balayait tous les discours convenus. Ce que tout le monde ignorait est que derrière le polémiste Simon Leys se cachait le grand sinologue Pierre Ryckmans, auteur d'ouvrages remarquables sur la peinture chinoise, en particulier sur Shitao.

Pierre Ryckmans était tout le contraire de ce que j'avais imaginé. Je découvrais un homme raffiné et plutôt fragile, d'une très touchante modestie et curieux de tout ce qu'on pouvait lui raconter. Il allait mettre à profit son séjour à l'Ambassade de Belgique, pour se frotter à la société chinoise et voyager. Par un abus de langage, les Chinois font durer la Révolution culturelle de 1966 à 1976, date de la mort de Mao, mais en fait lorsque Pierre Ryckmans, dont on est censé ignorer qu'il s'appelle aussi Simon Leys, arrive à Pékin en avril 1972, il n'est plus question ni de gardes rouges, ni de procès publics, ni d'envois de jeunes à la campagne, ni de purges au sein des instances dirigeantes. La Révolution culturelle est bel et bien terminée, l'armée a mis fin aux combats entre factions et les universités accueillent de nouveau des étudiants. Mao a éliminé tous ses rivaux et tient tête à la fois au révisionnisme soviétique et à l'impérialisme américain. Il se consacre désormais à la révolution mondiale. Pierre Ryckmans, passionné d'art et de littérature, aborde en solitaire le grand désert culturel qui s'ouvre devant lui. Personne avant lui n'avait fait ce travail qui consiste à évaluer le présent à l'aune de l'histoire et à avoir, sur tous les sujets, le recul qui lui permet de juger les événements en fonction, non pas de fantasmes révolutionnaires, mais de critères culturels qui ont fait la grandeur de la civilisation chinoise. Par-delà ses analyses politiques, toute son œuvre a comme contrepartie de mettre en lumière l'immense héritage culturel que nous a légué la Chine. S'approprier l'esprit de la Chine, à travers la peinture, la calligraphie, la littérature et la poésie, ne sera jamais que le privilège de quelques-uns, face à l'inculture des idéologues et à l'horizon borné des apôtres du marxisme. Nous sommes tous aujourd'hui des enfants de Simon Leys. Il a dit tout haut ce que bien des gens savaient confusément, mais se gardaient bien d'exprimer pour ne pas risquer de déplaire aux autorités du moment et de se retrouver dans le camp de la droite.

Le temps passant, les choses ont bien changé et personne aujourd'hui, à part Alain Badiou et quelques rares attardés de son espèce, ne peut prétendre donner tort à Simon Leys. Qui d'ailleurs peut penser connaître la Chine sans avoir lu l'ensemble

de son œuvre ? Les biographies et les articles qui lui ont été consacrés n'ont en général retenu que sa clairvoyance, mais en ignorant son passé de sinologue. Sa connaissance et sa passion pour la culture chinoise sont pourtant la clé de toute son œuvre. Il parle avec admiration aussi bien de Lu Xun et Shen Fu, que de Shitao et Huang Binhong, ou encore de Confucius et Zhuangzi. C'est au nom de tous ces représentants du génie de la civilisation chinoise qu'il va partir en guerre contre les faux témoins de son temps, qu'ils soient de droite ou de gauche. Il s'était affranchi de ce clivage qui divisait la société française. Seule comptait la vérité. Il pouvait à l'occasion s'en prendre aussi aux dérives des sinologues. Simon Leys ne voulait laisser à personne le droit de déformer ou même de traiter à la légère la culture chinoise. Reprenant un propos de Bernanos, il avait mis en exergue à un pamphlet contre Michelle Loi : « Ça vous ennue de m'entendre parler des imbéciles. Eh bien sachez qu'il m'en coûte. »

À cette époque, la surveillance dont les étrangers étaient l'objet tournait à la paranoïa. Nous nous imaginions entourés de micros et suivis dans tous nos déplacements. Les relations avec les Chinois ne pouvaient avoir lieu que sous contrôle de représentants dûment accrédités. S'asseoir à la table commune d'un restaurant faisait instantanément le vide autour de soi et quand il y avait des salons particuliers, on y était inévitablement enfermés. Il est difficile d'imaginer le climat xénophobe qui régnait et l'infranchissable distance que les autorités cherchaient à maintenir entre les Chinois et les étrangers. Cela avait pour effet de renforcer le fait d'être aimanté par tout ce qui passait autour de nous. Les images que je n'ai cessé de voler, à Pékin et ailleurs, témoignent à la fois de l'étrangeté et du mystère qui entouraient tous les aspects de la vie quotidienne. La Chine se révélait, pour le cinéaste que j'avais toujours rêvé de devenir, un décor de film. Avec ma caméra, j'écrivais des poèmes sur les premières neiges dans les hutong du vieux Pékin, les patineurs du lac Beihai, les gamins qui faisaient claquer leurs toupies, les jeunes filles qui marchaient en se tenant par la main, les autobus bondés, la marée humaine des badauds de la rue Dashala, les paquets de cyclistes sur la grande avenue Chang'an, les convois de charrettes tirées

par des attelages de chevaux semblables à ceux des estampages de la dynastie Han. Tout était photogénique et bien différent de la vie en Occident. J'abordais un continent en tout point différent du nôtre, où j'avais tout à apprendre.

Le souvenir le plus glorieux de mes années à l'Ambassade de France aura été d'avoir accompagné Pierre Mendès France et son épouse pendant leur séjour en Chine. L'Ambassadeur de l'époque, Étienne Manac'h, était un gaulliste de la première heure et ne pouvait qu'être embarrassé par la venue de cet homme politique qui avait toujours entretenu de bien mauvaises relations avec la droite politique. Mon statut de faux diplomate me valut la chance d'être désigné, avec mon épouse Chantal, comme l'accompagnateur de ce célèbre couple, lors de leur périple en province au mois de janvier 1972. J'allais être embarqué dans un voyage officiel minutieusement préparé, car Mendès France, bien connu pour ses sympathies socialistes, avait été invité par Zhou Enlai. Ils s'étaient rencontrés lors de la signature des accords de Genève en 1954. Nous allions être reçus par les plus hauts dirigeants chinois de province, tout en étant tenus à distance des réalités, et cela en dépit de toutes les recommandations qui précédaient notre arrivée.

Pierre Mendès France fit savoir aux responsables de Shanghai chargés de nous accueillir qu'il aimerait visiter une des fameuses « École du 7 mai » où les cadres étaient censés se faire « réduire ». Il avait aussi souhaité rencontrer des responsables de l'urbanisme. Le reste du programme était laissé au bon vouloir de ses hôtes. La rencontre avec quelques fonctionnaires chargés du développement de la ville se passa au dernier étage d'un grand hôtel autour d'une table en buvant du thé, mais il n'y eut ni plan d'urbanisme, ni la moindre évocation d'un projet d'avenir. Après cette première déception allait s'en ajouter une autre. On était en train de réparer la route qui mène à l'École du 7 mai et on ne pouvait donc s'y rendre. Et comment y vont les Chinois ? demanda Mendès. À bicyclette, répondit notre guide. Eh bien prenons des bicyclettes ! Ce qui provoqua un rire gêné et mit fin à la discussion. Nous nous déplaçons en Hongqi, la limousine « Drapeau rouge » des hauts dirigeants,

avec rideaux intérieurs fermés pour se protéger de la curiosité des badauds. Cette manière de visiter la Chine n'était pas faite pour plaire à Mendès France qui voulait marcher dans les rues, mais cela se révéla impossible car, chaque fois que notre Hongqi s'arrêtait, une foule de curieux se précipitait pour voir qui était à l'intérieur, nous plongeant dans l'obscurité et empêchant du même coup d'ouvrir les portes. Il fallut donc renoncer à ces promenades.

Finalement le voyage de Mendès n'aura été fait que de conversations convenues avec des interlocuteurs choisis et prudents. Ses pérégrinations asiatiques feront l'objet d'un livre qui n'eut qu'un faible écho, mais pour Chantal et moi, le privilège de partager ces journées avec le plus admiré des hommes politiques de la République française était un honneur insigne. Je lui adressais mon rapport de mission accompagné de photos dans lesquelles j'avais ajouté, de façon très irrespectueuse, des bulles avec les discours des uns et des autres. J'ai, depuis, eu souvent l'occasion de repenser à Pierre Mendès France, en particulier chaque fois que je me promène au Temple du ciel. Il m'avait demandé pourquoi cet endroit était aussi immense. Cette question est devenue le leitmotiv de toutes mes visites dans ce lieu saint de l'Empire et j'imagine que Mendès m'écoute du haut du ciel.

J'ai revécu une bonne part de mes souvenirs en lisant le livre de Claude Martin, *La diplomatie n'est pas un dîner de gala, Mémoires d'un ambassadeur*. Il a tenu la chronique de ses années en Chine de 1964 à 1993. Sans rien ignorer de l'histoire souvent très dramatique qui se déroulait sous ses yeux, sa passion pour ce pays transpire à chaque page. Il a non seulement côtoyé tous les dirigeants chinois et français de cette époque, mais aussi les cinéastes, les romanciers, les stars et les dissidents. Il aura parcouru tous les sites que les étrangers étaient autorisés à visiter, en faisant preuve de beaucoup de sensibilité. On ne peut pas dire de lui ce qu'il reproche à K.S. Karol ou Marc Riboud de « s'enthousiasmer pour la Chine sans avoir rien vu », il est bien mieux informé et beaucoup plus lucide que tous les hauts personnages qu'il reçoit, mais il aura, lui aussi, ignoré la Chine des temples, des fêtes, des pèlerinages,

des taoïstes et des bouddhistes, c'est-à-dire toute la tradition religieuse qui a refait surface dans le courant des années 1980. On ne peut pas dire que cette Chine non officielle était invisible, mais le milieu de prédilection des observateurs étrangers aura d'abord été celui des hommes politiques et des intellectuels. Que les travaux de Kristofer Schipper qui a changé la manière d'écrire l'histoire soient passés inaperçus est, en fait, assez normal dans le contexte de la modernité occidentale qui a fait basculer l'Occident du côté de l'agnosticisme, pour ne pas dire de l'athéisme triomphant. Marcel Gauchet a très bien expliqué comment on en était arrivé là. C'est d'ailleurs à la lumière de ses analyses que l'on comprend mieux pourquoi et comment la Chine, en dépit de tous les efforts qui ont été faits, n'est pas « sortie de la religion ».

L'histoire officielle de la Chine est, depuis des siècles, aux mains des confucéens qui ont bien souvent gommé ce qui, à leurs yeux, ne faisait pas partie de leur éthique et des textes classiques inscrits au programme des examens impériaux. Cela étant, on ne cesse actuellement de redécouvrir l'immense corpus de la littérature religieuse qui a pu être conservé en dépit des catastrophes naturelles et des holocaustes qui ont jalonné l'histoire, depuis la célèbre destruction des livres ordonnée par l'Empereur Qin Shihuang, deux siècles avant notre ère. Si confucianisme, bouddhisme et taoïsme sont comme les trois pieds des tripodes de bronze de la dynastie Zhou, il n'empêche que chacune de ces doctrines a ses particularités et qu'entre elles les frictions et les rivalités ont souvent été très aiguës. Le fameux « syncrétisme » qui sert à caractériser les pratiques chinoises a surtout été utilisé par les étrangers pour montrer que la Chine n'avait pas de vraie religion. Les Chinois semblaient croire à n'importe quoi sans distinction. Vue de l'extérieur, cette fusion entre Confucius, Bouddha et Laozi, aura surtout servi à affaiblir l'originalité de chacune de ces trois écoles de pensée. Jean Levi, dans la préface aux *Deux arbres de la voie*, rappelle que si le confucianisme et le taoïsme se sont côtoyés tout au long de l'histoire, ils représentent « deux tendances contradictoires de la pensée et de la sensibilité chinoises ».

Mais même si, pour Zhuangzi, « tout ce qui est bien pour les confucéens, est un mal pour les taoïstes », ils n'en sont jamais venus aux mains. Les taoïstes laissent volontiers Confucius représenter l'orthodoxie nationale et ont même parfois tenté d'intégrer ses valeurs morales. L'absence de dogmatisme qui prévalait en Chine aura assez bien réussi à absorber les antagonismes, ce qui demeure difficilement compréhensible dans les pays chrétiens où, comme l'écrit Jacques Gernet, « il n'y a qu'une vérité et une seule religion pour la détenir ». Qu'il faille repenser tous les clichés dont on a hérité fait partie de la tâche des sinologues qui n'ont jamais été aussi nombreux et prolifiques, mais vivent en circuit fermé.

D'une Chine à l'autre

C'est en marchant sur les traces de Kristofer Schipper que je découvre, en 1975, les Chinois de Taïwan qui, pour avoir échappé au marxisme et à la lutte des classes, vivaient dans un monde bien différent de celui de leurs compatriotes du continent. Cette autre face de la Chine allait définitivement changer mon approche de la culture chinoise. L'activité débordante qui régnait dans les temples, les cortèges qui escortaient les dieux en tournée dans leur palanquin, les tables d'offrandes destinées aux morts de l'entre-deux-mondes lors du 7^e mois lunaire et les joyeuses célébrations qui se succédaient tout au long de l'année n'avaient rien à voir avec ce que j'avais connu en Chine.

Ce retour en arrière dans le temps était d'autant plus stupéfiant que tout ce que j'observais avait aussi existé en Chine, notamment dans la province méridionale du Fujian si bien explorée par le grand sinologue hollandais Jean-Marie de Groot, il y a un siècle. Son livre *Les fêtes annuelles célébrées à Emoï (Amoy)*, publié en 1886, allait d'ailleurs me servir de guide pour comprendre l'essentiel de la vie religieuse telle qu'elle s'était perpétuée à Taïwan. Rien n'avait changé.

Kristofer Schipper avait très généreusement pris le temps de me faire partager une partie de sa longue expérience à Tainan

où il avait vécu huit ans. Lors d'une de nos rencontres, il avait préparé un grand nombre de photos en noir et blanc, légendées de sa main, sur quelques aspects remarquables de la vie religieuse. On y voyait le dieu du Théâtre (Tiandu yuanshuai 田都元帥) et les rois bouddhistes protecteurs de la Loi (Hufa dawang 護法大王) défiler dans une rue de Tainan. D'invisibles porteurs étaient à l'intérieur de ces marionnettes géantes, habillées de lourdes armures de brocart, avec dans le dos quatre fanions à leurs armoiries. C'est d'ailleurs à ce dieu du Théâtre qu'il avait consacré son premier article de terrain, publié en 1966. Il y révélait ses qualités d'anthropologue en s'intéressant à la dimension religieuse du théâtre, à l'identification des différents patriarches auxquels les marionnettistes rendent un culte, mais surtout au fait qu'il mettait en rapport la tradition orale et les sources écrites, notamment du *Canon taoïste* (*Daozang* 道藏). « L'étude des faits que l'on observe sur le terrain, écrivait-il, ne peut se passer de l'étude du taoïsme. Cela peut paraître évident, mais n'a, jusqu'à présent, jamais été le cas. » Il fallait avoir lu cet article précurseur pour regarder, comme il le faut, la photo de Monsieur Xu Tianlai en train de manipuler une de ses marionnettes à fils. Il l'avait connu dans la ville de Yilan et, de toute évidence, lui avait demandé de poser sur le pas de sa porte. « Les poupées, écrit-il, incarnent mieux que les acteurs humains, les personnages légendaires. Elles ont le pouvoir, par leur jeu rituel, d'expulser les mauvaises influences et de faire descendre les bénédictions du ciel ». En Chine, les seuls spectacles de marionnettes qui existaient servaient à mettre en scène des propriétaires fonciers caricaturaux qui exploitaient le bon peuple. Les gardes rouges avaient, en quelques années, anéanti tout le patrimoine lié aux grandes fêtes traditionnelles qui faisaient partie du quotidien. Zhang Youyou évoquera, quelques années plus tard, le bûcher dans lequel a été jetée, en 1967, la troupe entière de marionnettes géantes du nord de la province du Sichuan. Au Hunan, dans le petit village de Yangqi, les livres des maîtres taoïstes ont brûlé, raconte Maître Chen Demei, pendant un jour et une nuit.

Les photos de Kristofer Schipper témoignaient indirectement de la disparition, en Chine même, d'un pan entier de la culture populaire. Toujours à propos du théâtre, un jeune maître taoïste, accompagné de musiciens, jouait le rôle du moine Mulian lors de sa descente aux enfers pour y sauver sa mère. Au dos, Kristofer Schipper avait écrit : « Origine du théâtre chinois ». Plusieurs autres photos avaient été prises lors de rituels funéraires. Quatre porteurs de palanquin étaient tirillés de droite et de gauche, mimant la montée au ciel du défunt dont la tablette funéraire qui portait son nom avait été fermement arrimée sur le siège. De nombreuses personnes, y compris des enfants, assistaient à ce spectacle dramatique. Comme cela est indiqué au dos de la photo, cette scène fait partie du rituel intitulé *Dacheng* 打城, la destruction de la forteresse des enfers pour délivrer le mort. Dans le fond, on reconnaît à sa tenue le maître taoïste qui préside au rituel. Un assez grand moulin à prières en papier, fiché dans un panier en bambou, servait à réduire le temps que devait passer le mort dans les géôles infernales. Une autre structure en papier, surmontée de plusieurs figurines, représentait l'enfer du Lac de sang dans lequel sont plongées les femmes mortes en couches. Un rituel particulier a pour fonction de les en délivrer. Toujours à propos du rituel funéraire, il y avait une photo d'un théâtre de procession appelé *Khan-bong-kua* 牽亡歌 qui est censé « attirer » le mort en lui faisant miroiter, dans l'au-delà, la compagnie de créatures de rêve, jouées par des danseuses lourdement fardées. Une magnifique maison de papier, dont le toit ressemble à celui des temples, représentait la nouvelle demeure du défunt et allait être brûlée à la fin de l'enterrement. Une autre série de photos représentait les statues des Trois purs (Sanqing 三清) dans le temple du Seigneur du ciel (Tiangongmiao 天公廟) de Tainan ; de Mazu, la déesse de la mer, protectrice de Taïwan ; de la déesse qui pointe les naissances (Zhusheng nianniang 註生娘娘) ; d'un des dieux des pestilences assis sur son trône et affublé d'une longue barbe noire. La légende au dos de cette dernière photo porte les deux caractères 瘟王 « Roi des épidémies », également connu sous le nom de Chi Wangye 池王爺 ou Chifu qiansui 池府千歲. L'expulsion des Wangye est l'une des très grandes

cérémonies au cours de laquelle on brûle un bateau de plusieurs mètres de long qui emporte les fonctionnaires divins chargés de répandre les épidémies. Il y a aussi des images des huit généraux (Bajiajiang 八家將), maquillés comme les acteurs du théâtre, qui sillonnent les rues.

Je me préparais à découvrir la Chine des dieux et des fêtes qui étaient interdits dans la grande Chine. Que toutes ces traditions existent encore était un vrai miracle dont je me promettais de rendre compte, comme Jean Rouch avait si bien su le faire dans ses films sur l'Afrique.

En feuilletant le journal de bord de ce voyage de l'année 1975, je redécouvre le programme détaillé de la première grande fête taoïste, en territoire Hakka, à laquelle j'ai assisté et j'entends la musique et les chants comme si c'était hier. Je ne sais plus de quelle protection divine nous avons bénéficié pour avoir été autorisés à pénétrer, moi et mon ami Hervé, dans le temple dont les portes étaient fermées et auquel n'avaient accès que les officiants et les chefs de la communauté. Nos compagnes, Chantal et Christine, n'étaient pas admises dans cette aire sacrée. La division du travail et la séparation des sexes faisaient partie des règles communément admises et nous savions qu'il fallait se répartir les tâches. Avoir accès aux cérémonies qui se déroulaient à l'intérieur du temple supposait que nous respections certains interdits : nourriture végétarienne, chasteté et ne porter sur soi aucun objet en cuir, car le bœuf qui fut la monture de Laozi quand il partit vers l'ouest était un animal sacré. Plusieurs restaurants fermaient pendant cette période, ceux qui restaient ouverts adaptaient leur menu. En fonction de calculs astrologiques liés au comput du temps, chaque rituel excluait certains participants. Les 12 ans et 72 ans ne devaient pas, par exemple, être présents lors des « Remerciements prononcés devant l'autel » qui se dérouleraient le 28^e jour du 11^e mois lunaire. Le chapitre sur la numérogie de *La pensée chinoise* de Marcel Granet était toujours d'actualité. Il était également interdit pendant toute cette intense période de communication avec les dieux, de couper les arbres. Les taoïstes ont été les premiers écologistes de l'histoire et demeurent attachés au respect de la nature. Les Hakka de cette région de Taoyuan

se réclamaient d'une histoire, sans doute plus légendaire qu'historique. Originaires du nord de la Chine, ils avaient été obligés d'émigrer vers le sud pour fuir les attaques des barbares, mais continuaient de revendiquer leurs origines aristocratiques. Ils construisaient leurs maisons face au nord, c'est-à-dire tournées vers la capitale impériale.

Les cérémonies qui allaient se dérouler dans le Palais de la tranquillité (Jian'angong 建安宮) réunissaient les habitants de six villages qui avaient participé financièrement à la restauration et à l'embellissement de leur temple, 200 ans après sa construction. Pendant trois jours, allaient se succéder d'impressionnants rituels qui témoignaient d'une tradition savante aussi complexe que celle des védas indiens ou des Mystères de la Grèce antique. Kristofer Schipper avait découvert dans le rituel taoïste, tel qu'il s'était conservé à Taïwan, un trésor vivant dont on ignorait tout. Pouvoir filmer l'inauguration de ce nouveau temple était inimaginable, d'autant plus que je savais que se faire accepter dans les milieux taoïstes n'était pas chose facile.

Nous allions assister à une quarantaine de rituels dont les titres figuraient sur un livret destiné aux chefs de la communauté. Les cérémonies débutaient à 6 h du matin et se terminaient à minuit. Les noms des personnes qui participaient aux rituels étaient également mentionnés dans le programme. Ils avaient non seulement été sélectionnés au cours de séances de divination, mais faisaient partie des plus généreux donateurs qui avaient permis la restauration du temple et présidaient à l'organisation de ces trois journées de renouvellement de l'alliance avec les dieux. Le maître de cérémonie (*gaogong* 高功) s'appelait Chen Hengkai et je regrette de ne pas m'être intéressé à son histoire personnelle, car pour avoir été invité à présider cette inauguration, il devait probablement appartenir à une longue lignée de maîtres taoïstes et être considéré comme un éminent représentant du monde divin.

Les quatre premiers rituels du matin du 25^e jour du 11^e mois lunaire s'intitulaient : 1. L'installation de l'autel impérial. 2. La purification de l'aire sacrée et l'invocation des patriarches. 3. L'ouverture des yeux de Dashiye 大士爺, le protecteur du

temple, suivi de la prière aux mâts et bannières qui annoncent la fête aux esprits du ciel. 4. La fabrication de l'eau lustrale. L'après-midi avait lieu un hommage aux génies protecteurs, la consécration des lampes du boisseau, l'envoi de la grande invitation aux dieux du panthéon céleste, le rituel pour chasser le tigre et installer le dragon, et enfin la présentation des offrandes aux cuisines des nuages. Personne n'avait encore étudié la liturgie des maîtres taoïstes de cette région du nord de Taïwan. Tout était nouveau et inédit. La première journée se terminait par des lectures de sutras qu'on appelle des actes de contrition. Les maîtres taoïstes portaient de lourdes capes de brocart et les chefs de la communauté des robes traditionnelles comme au temps de la dernière dynastie. J'étais au cœur d'un extraordinaire studio, comme en aurait rêvé Robert Bresson ou Carl Dreyer. Il fallait tenter de restituer la théâtralité de ces rituels et faire sentir la relation qu'entretenaient les maîtres taoïstes avec l'invisible. Certaines musiques étaient lancinantes. La très dramatique « Fermeture de l'autel » consistait à expulser les mauvais esprits et à créer un espace de pureté pour accueillir les dieux. L'officiant écrivait avec son épée les trigrammes du *Yijing* et des talismans aux quatre coins de l'aire sacrée. Dans l'après-midi, on avait dessiné sur le sol un dragon de riz qui était entouré de bougies. Armé d'un arc miniature, le maître taoïste tirait des flèches dans les huit directions pour éloigner l'esprit du tigre blanc. Un long rituel était adressé à l'étoile polaire.

De nombreuses cérémonies se déroulaient aussi à l'extérieur, notamment celle des lanternes que l'on laissait partir au fil de l'eau pour inviter les âmes des morts au banquet préparé à leur intention. Les taoïstes se transmettaient, de siècle en siècle, des manuscrits qui étaient des sortes de livrets d'opéra dont eux seuls savaient comment les jouer et les chanter. Que les étrangers qui ont une si grande passion pour le No japonais ignorent ce théâtre sacré était incompréhensible, mais il faut peut-être penser que les maîtres taoïstes n'accepteraient sans doute pas de faire un spectacle qui ne s'adresserait qu'à un public de curieux. Leurs rituels ont à la fois une dimension cosmique et une fonction

apotropaïque. Eux-mêmes se définissent comme des intermédiaires entre les dieux et les hommes et « répandent la culture au nom du Ciel ». La communauté qui les invite, et les paie pour leurs services, compte sur l'efficacité de leurs rituels pour préserver la paix, éviter les catastrophes, assurer de bonnes récoltes, autant de choses qui, pour les Occidentaux, n'ont pas de sens, car depuis bien longtemps déjà, ils ne croient plus ni au destin, ni au surnaturel. Il y a dans cette fête un imaginaire et des références que seules peuvent partager ces communautés villageoises qui vivent principalement de la terre et ont encore les deux pieds dans leur propre culture.

À l'aube du troisième jour, nous étions invités à la tuaille d'un cochon qui allait participer au concours des comices agricoles. L'animal avait été engraisé au point de ne presque pas pouvoir se tenir debout. Sa litière de sable fin était entretenue avec soin et, pour son confort, il y avait un ventilateur qui marchait jour et nuit. Parmi les gourmandises qu'on lui servait, il appréciait particulièrement les œufs au plat et les galettes de riz. Après une année et demie de cajoleries diverses, le saint-cochon (*shenzhu*) allait être égorgé et pesé. Il avait atteint le poids record de 555 kilos. Monsieur Wu qui allait remporter le premier prix préparait pour le soir même un grand banquet qui clôturerait plusieurs jours de jeûne. Autour, dans le district de Taoyuan, il y avait eu, dit-on, plus de 1 500 tuailles. Tous les plus beaux cochons étaient transportés et installés, face au temple, dans la rizière asséchée pour l'occasion. Une foule d'admirateurs déambulait devant le long alignement d'autels richement décorés d'où émergeait la tête du cochon.

Que les taoïstes tolèrent ces sacrifices d'animaux était tout à fait contraire à leurs principes, mais depuis bien longtemps déjà, ils avaient dû s'adapter aux coutumes locales. L'exposition des cochons faisait partie des offrandes adressées aux âmes errantes et portait, comme dans la liturgie bouddhiste, le titre de « traversée générale » (*pudu*) destinée à aider tous ceux qui étaient morts accidentellement à se réincarner : soldats tombés sur le champ de bataille, victimes d'accidents ou suicidés qui faisaient partie de la responsabilité collective de la société. Ils étaient associés à presque

toutes les fêtes et de nombreux rituels avaient pour but d'apaiser leur courroux et de les empêcher de se venger. Contrairement aux ancêtres qui étaient arrivés au terme de leur vie, les malemorts étaient condamnés à errer sur terre et présentaient un danger pour les vivants car ils étaient à la recherche de corps de remplacement. Cette téléologie est toujours largement partagée et les fantômes (*gui*) occupent une place très importante dans l'esprit des Chinois. On apprend aussi que les tuailles rituelles qui se sont conservées dans cette région commémorent le massacre, en 1785, des milices populaires qui ont combattu les Mandchous. Ces cochons étaient considérés comme des offrandes aux mânes des combattants Hakka morts au combat.

Les taoïstes, après avoir invité les dieux à descendre sur terre pour partager le banquet préparé en leur honneur, s'apprêtent au terme de ces trois journées à les remercier et à les voir repartir. Ils ont accompli une tâche immense en s'adressant au vaste panthéon divin, aux constellations célestes et aux forces souterraines, mais aussi en intervenant pour absoudre les péchés dont la communauté pouvait s'être rendue coupable. Un nouveau règne allait commencer, purifié, débarrassé de ses miasmes. Pour la énième fois, l'idéal de la Grande paix (*Taiping*), de la société des justes et de l'harmonie entre le ciel et la terre étaient réaffirmées. Toutes les ambassades du ciel avaient été dûment honorées et les chefs de la communauté étaient solennellement réinvestis dans leur fonction.

Kristofer Schipper enseigne que ces grands rituels contribuent à augmenter la transcendance des dieux auxquels on s'adresse, mais également le statut des officiants et des fidèles. Tous montent en grade, selon un processus de sublimation semblable à celui que les anciens alchimistes faisaient subir aux métaux qu'ils transformaient en or. Il avait aussi très bien montré que les rites communautaires d'un *jiao* 醮, comme celui auquel nous venons d'assister, servait essentiellement à la légitimation des chefs locaux. Il y a dans ces fêtes une évidente dimension démocratique qui semble avoir échappé aux sociologues. Comme l'écrit Victor Turner, « la communauté s'accomplit dans le rituel ». Les six villages qui s'étaient mobilisés pour restaurer leur temple formaient une communauté, peut-être même un État dans l'État.

Le temple leur appartenait et était le centre symbolique qui les unissait et les réunissait.

Le travail des maîtres taoïstes s'achevait par un gigantesque bûcher au cours duquel on brûlait des quantités de monnaies d'offrande et de liasses de papier jaune sur lesquelles étaient inscrits les noms des fidèles qui adressaient des vœux à l'administration céleste, ainsi que la grande statue de papier de Dashiye qui depuis trois jours se tenait devant la porte sud du temple. On dit de lui que c'est un avatar de Guanyin, mais il ressemble surtout au Roi des fantômes (Guiwang 鬼王) qui préside au grand banquet préparé à l'intention des âmes errantes (*guhun* 孤魂).

Pour la première fois, j'entrevois ce qu'était la tradition taoïste vivante et la vie chinoise telle qu'elle existait depuis des siècles. Toute une équipe de jeunes journalistes avait à cœur de comprendre et faire connaître l'infinie richesse de la culture chinoise. C'est grâce à eux que nous avons pu participer à cette fête exceptionnelle. Ils avaient fondé la revue *Écho* et ouvraient la voie à une nouvelle manière de penser la Chine. Le détour par les États-Unis n'était pas pour rien dans la redécouverte et la mise en valeur de leurs traditions. Par rapport aux sociétés industrielles dont le patrimoine spirituel se délite, la Chine de Taïwan, à l'image du Japon, n'éprouve pas le besoin de s'en débarrasser pour entrer dans la compétition économique et la mondialisation. L'argument selon lequel l'arriération économique était due au poids de la tradition avait été définitivement contredit par l'exemple des pays d'Asie qu'on appelait « les petits dragons ». Jacques Le Goff, qui se plaît à montrer que le Moyen Âge occidental se prolonge dans le XIX^e siècle, serait surpris de constater à quel point il est toujours présent dans cette île qui a échappé à la grande vague révolutionnaire du XX^e siècle.

Les inévitables comparaisons que je faisais avec mes années en Chine se révélèrent très vite assez dangereuses dans le contexte historique très tendu qui opposait Taïwan et la Chine. D'un côté, le gouvernement de Chine populaire ne cessait de répéter qu'il fallait « libérer Taïwan », tandis que le gouvernement du Guomintang s'appropriait à « reconquérir le continent ».

L'intoxication politique fonctionnait aussi bien dans les deux sens et il fallait que j'arrive à faire oublier que j'avais été « diplomate » à Pékin. Ma lettre de recommandation à l'en-tête du Musée de l'homme et signée par Jean Rouch avait d'abord servi à mettre sous clé tout mon matériel cinématographique. J'avais besoin de permis officiels et de protections de la part de personnages influents. La bureaucratie du Guomindang n'avait rien à envier à celle du continent.

Après un mois de démarches en tous genres pour sortir notre matériel de la douane, ce premier tournage était inespéré, mais nous avons mis à profit cet intermède pour faire de nombreuses rencontres, en particulier avec le grand photographe Lang Chinshan et son ami Zhang Daqian, avec le marionnettiste Li Tianlu et nous avons surtout passé de longues soirées dans les salles de théâtre, car Taïwan était le seul endroit où s'était conservé tout le répertoire de l'opéra de Pékin, ce qui changeait des œuvres révolutionnaires modèles mises en scène par Jiang Qing que j'avais vues et revues quand j'étais à Pékin. Bertolt Brecht avait écrit un article sur « L'opéra chinois et l'art de l'éloignement du comédien » qui se révélait de plus en plus discutable, mais c'est surtout à Jacques Pimpaneau que je devais de vouloir tout savoir et tout comprendre de ces spectacles très sophistiqués qui n'avaient rien à voir avec le Belcanto. Kristofer Schipper nous avait expliqué, en nous montrant ses photos, que la retraite des maîtres taoïstes à l'intérieur du temple avait une contrepartie à l'extérieur, car les pièces que l'on jouait en plein air étaient des épiphanies. Les dieux y faisaient leur apparition dans le monde des vivants.

Les trésors de peintures, de calligraphies et d'objets d'art du Musée impérial de Taïpei faisaient aussi partie de notre plongée au cœur de la culture chinoise que Mao avait pour projet de faire disparaître, car ce passé qualifié de féodal ne pouvait qu'entraîner la marche victorieuse de la révolution. Tchang Kai-chek et ses troupes, talonnés par l'armée rouge, avaient emporté dans leur fuite, un très important convoi d'œuvres d'art provenant de la Cité interdite. On considérait volontiers que les mille et un chefs-d'œuvre de la culture chinoise étaient désormais à Taïwan.

Pierre Ryckmans m'avait très précocement inoculé le virus de la peinture et pour la première fois, il était possible de voir, dans le musée de Taibei, des œuvres originales de Fan Kuan, Guo Xi, Huang Gongwang, Ni Zan. À Pékin, il n'existait qu'un seul endroit, réservé aux seuls étrangers, dans le quartier des antiquaires de Liulichang, où l'on pouvait dérouler et acheter des œuvres anciennes. Il était évident que toute la peinture de paysage dans laquelle pendant des siècles s'est exprimée le génie de la Chine était redevable en premier lieu au taoïsme et à sa conception de la nature. Vivre en ermite dans les montagnes a toujours été l'idéal des taoïstes et de tous ceux qui cherchaient à fuir les intrigues de cour et les rivalités. Pierre Ryckmans disait à l'adresse de ceux qui croyaient que la Chine n'avait pas de religion que la peinture était la preuve du contraire. Mon film sur le taoïsme se devait de faire une large part à la peinture qui était l'expression la plus visible de « la communication entre l'homme et le Ciel » (*Tianren heyi* 天人合一). La thèse de Pierre Ryckmans sur Shitao, publiée en 1970, faisait partie des livres culte qui permettaient de commencer à comprendre que les Chinois avaient inventé une autre manière de penser et d'habiter le monde.

Une fois munis de nos autorisations de tournage, nous pouvions partir vers le sud pour retrouver le Grand maître taoïste Chen Rongsheng (dont le nom est parfois orthographié Chen Yung-sheng), frère juré de Kristofer Schipper. En attendant de le rencontrer, nous faisons le tour des temples. La petite ville de Tainan en compte 356 et, sur tout le territoire, Lin Hengdao, un chercheur local, en répertorie 4 220. Il dresse aussi, parmi les principaux cultes que l'on célèbre sur l'île, une liste des 280 divinités les plus importantes, en indiquant leurs noms et leurs titres. Comme la superficie de la Chine est deux cent soixante-dix fois plus grande que celle de Taïwan, on peut deviner combien il pouvait y avoir de temples sur le continent au début du xx^e siècle. Repenser l'histoire de la Chine à partir de ses religions n'était pas encore à l'ordre du jour, d'autant plus que l'université française était surtout marquée par l'orthodoxie marxiste incarnée par Sartre et Althusser, puis reconduite par *Tel Quel* et le courant maoïste. Cette philosophie de l'histoire convenait d'ailleurs très

bien à l'Occident qui se prévalait de son anticléricalisme et de sa vocation d'État laïc. Appliquer ces schémas à l'étude de la civilisation chinoise allait se révéler être une fausse piste, mais si bien balisée qu'il faudra encore bien du temps avant de s'en détourner. Vivre à Taïwan s'avérait être une expérience indispensable pour déconstruire les discours convenus sur la Chine officielle.

La culture lettrée, représentée par les fonctionnaires impériaux et les classiques confucéens, ne s'est jamais bien accommodé du spiritisme, des trances et du mysticisme qui entourent la tradition taoïste. Rolf Stein opposait l'aspect apollonien de cette culture lettrée à son versant dionysiaque. Aucun lieu, aussi bien que la petite ville de Tainan, n'allait nous donner autant d'exemples de la fièvre religieuse qui s'exprimait très ouvertement dans cette société moderne dont la prospérité contrastait avec le sous-développement économique de la Chine. Dans le Temple des enfers, situé en pleine ville, on entrait brusquement dans un monde étrange et inquiétant. Deux siècles de fumée d'encens avaient carbonisé les statues et les peintures murales. De la pénombre émergeaient les figures menaçantes des sbires infernaux armés de lances et de fourches. Un médium en transe, torse nu, le visage crispé, les veines du cou prêtes à éclater, hurlait en martelant du poing le dessus d'une table, une femme caquetait comme une poule, une autre chantait une longue plainte déchirante dans une langue incompréhensible, un homme âgé, assis sur un banc, râlait en tremblant de tous ses membres. Autour d'eux des gens fumaient et discutaient, comme si de rien n'était. Seules quelques personnes étaient attentives à ce que leur disait l'interprète qui traduisait en langage clair les propos incompréhensibles d'un médium et les signes illisibles qu'il transmettait de la part de l'esprit qui le possédait. Ces consultations servaient à résoudre les problèmes qu'une famille pouvait avoir avec un ancêtre mécontent, à révéler les causes d'une maladie, à dénouer une crise. Le Temple des enfers était l'espace privilégié des transactions avec le royaume des morts, on venait aussi y délivrer des enfers les âmes de ses proches. La transe et l'intervention de médium se révélaient être les moyens les plus directs de la communication avec l'au-delà.

J'ignorais, à cette époque, qu'il y avait des dizaines de milliers de temples des enfers dans toute la Chine et qu'on y pratiquait des rituels thérapeutiques très spectaculaires au cours desquels venaient se faire soigner ceux qui étaient possédés par un esprit démoniaque. À Hangzhou, raconte Fang Ling, la statue du Roi des enfers, appelé le Dieu du Taishan ou l'Empereur du Pic de l'est (Dongyue dadi), était installée devant un bureau avec à ses côtés des assesseurs en chair et en os. Les séances se déroulaient comme un procès au cours duquel les esprits responsables des possessions étaient mis en accusation. Le tribunal, après avoir pris connaissance du cas qui lui était présenté et identifié le démon en question, prononçait son verdict et distribuait punitions et remontrances. Une foule immense assistait au spectacle.

En Chine, tous les anciens temples des enfers étaient fermés ou avaient été détruits. Il y en avait, selon Wang Dongfeng, un chercheur indépendant, plus de trois cents dans la seule province du Fujian. Celui de Pékin, inaccessible au public, abritait depuis plusieurs années le ministère de la Sécurité. C'était l'un des plus beaux temples de la capitale dans lequel se sont déroulées, pendant mille ans, des fêtes grandioses, notamment lors de l'anniversaire du Dieu du Taishan, le 28^e jour du 3^e mois lunaire. Que le temple de Tainan ne soit pas menacé de disparition ne peut que surprendre les Occidentaux qui ne croient plus ni aux revenants, ni aux enfers. Un brillant intellectuel chinois, installé à Paris depuis longtemps, déclara en découvrant les images que j'avais tournées qu'il avait honte d'être chinois. J'étais loin, à cette époque, d'être capable de lui expliquer ce que moi-même j'avais bien du mal à interpréter. Ce n'est qu'au fil des années que le chamanisme et les phénomènes de possession deviendront un sujet central et surtout incontournable pour comprendre l'histoire religieuse de la Chine, car même là où les maîtres rituels, bouddhistes ou taoïstes n'existent plus, les chamans, eux, sont toujours actifs. Ils sont indéracinables.

Pour la seconde fois, nous passons au 116 de la rue Minshenglu en espérant rencontrer Maître Chen Rongsheng. Il est très occupé nous dit sa fille et n'est pas rentré à la maison depuis deux jours. Elle nous invite à lui téléphoner dans la soirée et nous donne sa

carte de visite sur laquelle on peut lire que Maître Chen est chargé de l'Association taoïste de Taïwan (臺灣省道教協會理事) et qu'il est un « Grand officiant de la Préfecture des Maîtres célestes de la dynastie Han » (嗣漢天師府大法師). Ce titre indique qu'il appartient à l'éclésiastie des Maîtres célestes fondée par Zhang Daoling en l'an 142 de notre ère et que c'est un taoïste de l'ordre Un et orthodoxe (*zhengyi* 正一). Cette institution qui a une histoire de deux mille ans n'aura pas survécu à la révolution maoïste, bien qu'elle ait eu un rôle comparable à celui du Vatican en Occident. Zhang Enpu, le 63^e descendant de la lignée des Maîtres célestes s'était réfugié à Taïwan en 1949 et jouissait d'un prestige égal à celui du Dalai Lama au Tibet. C'est lui qui avait présidé à l'ordination de Kristofer Schipper en 1966.

Le soir même, nous arrivons à rejoindre Maître Chen et prenons rendez-vous avec lui pour le lendemain. Nous allons assister à un rituel de « Sauvetage du lac de sang » (*xuehu gongde* 血湖功德) dans un village du sud. Lui sur sa vespa, nous dans notre taxi, arrivons à Xiakunshen vers 11 heures. Le fameux « lac de sang » dont parlent les anciens livres taoïstes est l'un des enfers où vont les femmes mortes en couches. Dans l'univers peuplé de démons qui hantent les vivants, un décès comme celui-ci concerne la communauté tout entière, car les malemorts qui ne sont pas arrivés au terme des années de vie qui leur étaient allouées ne peuvent pas entrer dans le cycle des réincarnations et sont condamnés à errer sur terre. Chen est venu, nous dit-il, pour aider la famille victime de ce drame. Les frais de cet exorcisme auquel participent cinq maîtres taoïstes ont d'ailleurs été pris en charge par les voisins.

Derrière la maison, sous un chapiteau en toile, a été dressé un autel devant lequel ont été déroulées des peintures des Sanqing 三清, les Trois purs qui sont des hypostases du Tao. Sur les côtés est et ouest sont accrochés des représentations des dix enfers, avec le nom de chacun des rois qui préside aux jugements et aux châtiments. Sur la table centrale, à côté des livres manuscrits qui vont servir aux différents rituels, il y a le bateau en papier qui naviguera sur le lac de sang pour sauver la malheureuse Madame Zhou. Dehors, cinq moulins à prières, semblables à ceux des

photos de Kristofer Schipper, permettent de faire défiler les années et d'écourter son séjour dans les geôles infernales.

Le plus spectaculaire des rituels de cette longue journée aura été « L'envoi de l'Écrit du pardon » au cours duquel un jeune acolyte tenant dans une main une poupée de papier et dans l'autre un cheval miniature mime son voyage aux enfers pour aller délivrer celle qui y est enfermée. Roues, sauts périlleux, acrobaties et pitreries diverses autour des moulins à prières arrivent même à faire sourire la famille en deuil. Dans cet ordre de mission adressé aux fonctionnaires de la préfecture des enfers de Fengdu, il évoque son rôle d'intercesseur et demande que les péchés soient pardonnés. « Au nom du Tao, par altruisme et miséricorde infinie, j'ouvre grand les portes du pardon, j'implore la délivrance de l'âme et demande ardemment que soient supprimées des registres les fautes graves ou légères qu'elle a pu commettre et qu'elle puisse quitter les passes de l'enfer pour accéder aux régions du bonheur dans lesquelles elle renaîtra. » Puis il intime aux rois démons, aux officiers de la longue nuit, aux greffiers et émissaires, de libérer l'âme. Ils seront, leur annonce-t-il, récompensés et monteront d'un rang dans la hiérarchie divine. Cela dit, joignant le geste à la parole, les enfers sont pris d'assaut et les moulins à prière mis en pièces. Tel est le but ultime des cérémonies : arracher l'âme de la défunte du lac de sang où elle a été plongée. Il est facile de se représenter l'univers mental des gens qui participent aux rituels, car tout est montré, expliqué et joué. Le nom et l'adresse de l'intéressée sont mentionnés dans les documents destinés à l'administration infernale, mais il n'y a aucune prise en charge psychologique ou personnelle de la part des maîtres taoïstes, les cérémonies qu'ils accomplissent ont un caractère universel et sont les mêmes dans tous les cas. C'est l'action rituelle qui sert de thérapie.

Faute de pouvoir partager la douleur de cette famille en deuil, nous observons et enregistrons chacun des rituels. L'introduction de Maître Chen nous aura servi d'invitation, mais nous savons aussi que, tout naturellement, nous bénéficions des lois de l'hospitalité qui font ici partie des usages. Notre maigre contribution s'est limitée à un carton de pommes (*pinguo* 蘋果) qui, par

homophonie, sont des symboles de paix (*ping'an* 平安). Elles ont été placées parmi les offrandes destinées aux dieux auxquels s'adressent les maîtres taoïstes.

On a été tenté de penser que les rituels des sociétés traditionnelles étaient des tentatives préscientifiques pour expliquer des phénomènes inexplicables que la science moderne s'est, en partie, chargée de résoudre. Mais alors pourquoi ne pas les avoir remplacés par des approches plus conformes au nouvel esprit de leur temps ? La réponse à cette question est que le rituel ne renvoie qu'à lui-même. Comme le théâtre, c'est une épiphanie, c'est-à-dire la manifestation d'un pouvoir invisible dont on a recueilli la vérité dans des livres qui se transmettent de génération en génération. Leur récitation et leur mise en scène sont la source même de leur efficacité et peuvent agir autant de fois qu'il est nécessaire. La transmission de ce corpus au sein des familles taoïstes est l'objet d'un long apprentissage qui vise à s'approprier les vérités qui y ont été consignées, il y a parfois plusieurs siècles, sous forme de révélations. La famille et les voisins qui participent au deuil ne se posent pas de questions sur leur représentation du monde. Ce ne sont pas pour eux des « croyances », mais tout simplement des modes d'existence. La religion, étudiée comme si c'était la croyance des autres, conduit inévitablement à projeter des interprétations personnelles sur des univers qu'on ne partage pas. Supprimer ce mot de l'étude des faits religieux devrait être le premier pas qui permette de sortir de l'impasse dans laquelle se sont enfermés bien des observateurs passés et présents. Cela devrait également servir, du moins dans le cas de la Chine, à ne pas considérer la religion comme une sphère à part.

En fin d'après-midi, alors que l'on prépare « la restauration de la trésorerie funéraire » qui consiste à la fois à rembourser ses dettes et à faire parvenir à tous ceux qui habitent dans l'autre monde, l'argent dont ils ont besoin, nous faisons la connaissance d'Inez de Beauclair qui est installée à Taïwan depuis de nombreuses années. Elle est venue saluer Maître Chen et se réjouit de constater que nous avons de nombreuses connaissances communes. Elle s'enquiert de quelques grands noms de la sinologie et de l'anthropologie : Max Kaltenmark, Jacques

Lemoine, Georges Condominas, Piet Van der Loon et surtout Kristofer Schipper. Ce n'est pas une spécialiste du taoïsme, mais elle semble avoir suivi de très près les travaux des uns et des autres. Son sujet de prédilection est l'étude des aborigènes et, grâce à elle, nous faisons le projet d'aller rendre visite aux Yamis de l'île de Lanyu.

Être sorti de l'obsédante actualité politique de mes années pékinoises est presque inimaginable. En un peu plus d'un mois, j'ai appris plus de choses sur les Chinois et leur culture qu'en trois ans sur le continent. Chaque jour a été l'occasion de découvrir la boutique d'un rebouteux, une pharmacie traditionnelle, l'atelier d'un peintre ou d'un calligraphe, un maître d'arts martiaux, l'officine d'un devin, un antiquaire dont la boutique est pleine de statues taoïstes, un fabricant d'encens, un marchand ambulant qui chante des ritournelles aux enfants en leur vendant des bonbons, et presque quotidiennement une cérémonie dans un temple.

Inez de Beauclair nous annonce qu'elle sera, demain, à l'enterrement d'une femme qui a quitté le monde à l'âge de 92 ans et pour laquelle on prépare des funérailles grandioses. Maître Chen sera l'officiant principal. Sa notoriété est telle, qu'il est sollicité pour conduire de grands rituels aussi bien pour les familles que pour la communauté. Depuis le décès de son père en 1974, à l'âge de 88 ans, c'est lui qui a pris la relève et est considéré comme l'héritier d'une longue tradition liturgique et secrète. La scénographie de ses rituels, sa voix, sa prestance et son entourage lui valent depuis longtemps la confiance des Anciens. Des copies des très nombreux manuscrits qu'il utilise font désormais partie du fonds documentaire du Centre d'études taoïstes créé à Paris par Kristofer Schipper.

Les maîtres taoïstes de l'ordre Un et orthodoxe (*zhengyi*) font partie de la catégorie des « professions libérales ». Ils sont mariés, vivent en famille, peuvent faire du commerce et sont occasionnellement invités à conduire des rituels pour lesquels ils sont payés. Leur charge est héréditaire. Sans eux, la communication avec les dieux serait aléatoire et la résolution des crises improbable. Leur investiture, sanctionnée par l'ordination, se fait avec

la participation et le soutien de leur communauté, mais dépend de l'agrément des dieux. Au même titre que les empereurs du passé, ils reçoivent un mandat céleste et l'assistance de puissances divines qu'ils pourront faire intervenir dans leurs rituels. Leur prestige s'inscrit dans la longue histoire de l'Église des Maîtres célestes. Que les missionnaires n'aient voulu voir en eux que des charlatans, fait partie des malentendus qui ont marqué les relations et les rivalités entre la Chine et l'Occident. La nouvelle génération de chercheurs a pour tâche de se débarrasser du mépris dont ont fait preuve pendant plusieurs siècles tant d'étrangers, mais leurs écrits sont toujours là et ont imprimé dans les esprits une vision de la Chine beaucoup plus tenace qu'on ne le pense. « De tous les infidèles connus par notre Europe, écrivait Matteo Ricci, à la fin du xvi^e siècle, je n'en connais pas qui soient tombés en moins d'erreurs que les Chinois ».

Si les temps ont bien changé, la sinologie missionnaire est encore un puissant bastion au sein des études chinoises. Il faut se souvenir que lorsque, après 1949, les étrangers établis en Chine ont été sommés de quitter le pays, la plupart des anciennes missions se sont implantées à Taïwan. Le Révérend David Eastwood qui y est installé depuis de nombreuses années témoigne d'un point de vue moins négatif que celui de la plupart de ses prédécesseurs, mais son livre *Taiwanese Folk Religions, examined from a Christian Perspective* (2020) est d'abord destiné à améliorer la stratégie évangélisatrice des missionnaires !

Est-il vraiment nécessaire de substituer aux funérailles présidées par Maître Chen, une messe en latin et un corbillard ? Que les missionnaires s'entêtent à vouloir supprimer les « superstitions » chinoises en les remplaçant par celles du christianisme relève d'un impérialisme culturel qui ne devrait plus avoir cours. La liturgie funèbre des Chinois qui est infiniment plus riche que celle de nos pasteurs et curés devrait, au contraire, être un objet de recherche et un sujet d'admiration. En fonction des moyens financiers et du nombre de descendants, un enterrement peut durer de un à trois jours et la famille a la possibilité de faire appel soit à des taoïstes, soit à des bouddhistes ou éventuellement aux deux, auxquels s'ajoute presque toujours un représentant de la

doctrine confucéenne. Les funérailles sont un événement aussi important qu'un mariage, mais plus encore lorsqu'il s'agit d'une personne qui a atteint un grand âge, signe de sa vertu. David Eastwood s'émeut des nombreux divertissements qui accompagnent les enterrements, en particulier la musique tonitruante et les chanteuses sexy qui sont invitées pour mettre de l'ambiance. Les funérailles « érotiques » continuent, en effet, à faire couler beaucoup d'encre et à provoquer des levers de boucliers de la part des conservateurs de tous bords. De vrais stripteases avaient lieu autrefois lors des fêtes villageoises. Ils avaient remplacé les danses sensuelles de la tradition chamanique. Le rôle des femmes chamanes (*wu* 巫) était de séduire les dieux pour obtenir leurs bonnes grâces, notamment en temps de sécheresse, lors des épidémies ou de calamités naturelles. Il faut aussi se souvenir que Zhuangzi, il y a deux mille cinq cents ans, scandalisait ses contemporains en jouant du tambour sur la tombe de son épouse, alors que la terre n'était pas encore sèche.

Un enterrement dure, en principe, 49 jours, avec un service particulier à la fin de chacune des sept semaines (7x7), mais c'est le premier jour qui rassemble le plus de monde et se conclut par la mise en terre. Maître Chen, qui n'est pas seul à régler l'ensemble des cérémonies, a pour but de faire du mort un immortel. Ses rituels s'apparentent aux divers actes d'un opéra dont le dénouement sera la montée au ciel du défunt.

Dans l'imaginaire des Chinois, lorsque quelqu'un quitte le monde des vivants, des psychopompes sont chargés de le présenter devant le Dieu du sol et les différentes officines de l'administration infernale pour vérifier sur les registres du ciel les bonnes et des mauvaises actions qui ont été les siennes lors de sa vie sur terre. Les tribunaux des enfers distribuent alors les châtiments appropriés. Le maître taoïste a pour fonction de servir d'interlocuteur pour arracher celui ou celle qui vient de passer à trépas aux mauvais traitements qu'ils risquent de subir. La version chinoise du monde infernal évoque, par moments, les descriptions de l'*Inferno* de Dante et le voyage d'Orphée qui est parti dans l'autre monde chercher sa bien-aimée. Il y a des parties chantées et des scènes très dramatiques qui se jouent de manière différente

dans chaque province de Chine. Comme disait Wittgenstein : « La religion prend de nombreuses formes. Il y a des similarités, mais il n'y a rien de commun entre toutes les religions. » Le scénario dont a hérité Maître Chen, dans sa version la plus complète, peut durer trois jours et comporter plus de vingt rituels.

Les randonnées célestes des maîtres taoïstes et les milliers de personnages qu'ils font intervenir, devraient être de magnifiques sujets d'étude pour les spécialistes de la littérature, mais nos préjugés contre la religion ont sans doute fait que ce champ de la culture chinoise soit resté en friche. Il y a aussi d'autres raisons, liées à la difficulté de cette étude qui suppose de connaître la langue classique, d'être sur place et de comprendre les dialectes locaux, mais aussi d'avoir une indispensable familiarité avec les 2 000 ans d'histoire du taoïsme, du bouddhisme et du confucianisme. À cela, il faut ajouter l'accès à la tradition ésotérique qui fait partie du savoir des maîtres taoïstes. La seule solution, celle qu'a adoptée Kristofer Schipper, aura été de se faire accepter par une famille taoïste, de participer aux rituels et, au terme de cet apprentissage, d'être ordonné maître taoïste.

En 1975, peu avant mon départ pour Taïwan, il a publié son livre sur *Le Fen-Teng* (La distribution des lampes) qui sera le tout premier ouvrage sur un rituel taoïste. À sa description minutieuse de la cérémonie, il a ajouté des commentaires sur des textes plus anciens provenant de la province chinoise du Fujian ou conservés dans le *Canon taoïste* de l'époque Ming. La découverte de l'extraordinaire continuité dont les maîtres taoïstes de Taïwan se prévalaient allait révolutionner les études taoïstes. Ce n'est désormais plus le privilège de l'Inde, du Japon ou du Tibet de pouvoir faire état d'une transmission ininterrompue des rituels védiques ou tantriques. Les maîtres taoïstes ont, eux aussi, conservé des pans entiers de leur histoire et connaissent par cœur d'innombrables ouvrages qui se sont transmis de génération en génération. Ils poursuivent la tâche improbable de mettre en ordre le monde, d'aider les morts à accéder au paradis et d'intervenir pour mettre fin aux calamités en tous genres.

Lors du grand enterrement qui réunit cinq générations de descendants, Maître Chen va déployer tout le répertoire de la

liturgie dite *yin*, par opposition à celle réservée aux vivants qu'on appelle *yang*. L'autel qui a été aménagé sous un chapiteau de toile est une réplique en miniature de la vaste administration divine et de la géographie sacrée du taoïsme. Des figurines en papier représentent l'ancêtre principal et quelques-uns de ses proches qui ont été associés aux cérémonies. Toute une série d'enveloppes rectangulaires contiennent les documents, écrits au pinceau, qui sont destinés aux différents bureaux de l'au-delà. Les représentations des enfers accrochées sur les murs est et ouest ont pour fonction d'attirer l'attention des vivants sur ce qui les attend lors du jugement dernier et d'illustrer le pouvoir de chacun des dix rois qui président aux châtiments. La justice infernale fait pendant à celle des juges qui distribuent bastonnades et emprisonnements, mais se révèle infiniment plus cruelle. Les tortures y sont si terribles que bien des Chinois, dit-on, se sont convertis au christianisme. Aujourd'hui, les dix rouleaux de peintures des enfers, dont on sait qu'on les suspend lors des enterrements depuis le XI^e siècle, sont devenus un objet de curiosité pour les historiens. Vincent Durand-Dastès y a découvert quantité de scènes empruntées au répertoire du théâtre. Il a détecté, en plus de l'histoire bien connue du moine Mulian qui va chercher sa mère aux enfers, celles de l'empereur Taizong des Tang accusé de la mort d'un dragon, de l'impératrice Xi transformée en serpent, du jeune lettré Wang Kui coupable d'adultère, de Qin Hui responsable de la mort du patriote Yue Fei, de Yang Qilang criblé de flèches, du génial et cruel Cao Cao, de Han Xin décapité sur ordre de Liu Bang. Tous ces récits sont bien connus du public nourri des opéras qui accompagnent les fêtes tout au long de l'année, tandis que dans les ateliers de peintres on continue de se transmettre ce vieux fonds d'histoires surnaturelles. Aujourd'hui encore à Taïwan, il n'y a pas de fête sans théâtre, ni d'enterrement sans référence au passage obligé dans les cours de justice de l'au-delà.

Selon les rituels qu'il célèbre, Maître Chen porte soit la chasuble de couleur rouge ornée des huit trigrammes, soit le lourd manteau de brocart brodé au fil d'or sur lequel sont

représentés les Trois mondes (le ciel, la terre et les eaux) et divers symboles qui font de lui un représentant de l'univers. Vêtu de cet habit de lumière, il change d'identité et devient l'*alter ego* des fonctionnaires divins. Son ordination qui date de 1959 l'avait consacré « Inspecteur des mérites des Trois et Cinq du Très Haut » (*Taishang sanwu dugong* 太上三五都功), mais le 63^e Maître céleste Zhang Enpu, en 1966, puis son successeur Zhang Yuanxian, en 1975, lui accordent de nouveaux titres. Il est désormais considéré dans les registres du ciel comme le Grand maître « investi des registres canoniques des trois grottes et des cinq tonnerres de la clarté suprême, inspecteur des métamorphoses et des investigations pour le compte du trône du Portique d'Or, chargé des affaires du ministère du Tonnerre, des Enfers de Fengdu, du faite suprême et des exorcismes » (*Shangqing sandong wulei jinglu jinque yuqian zanhua jiucha dafu zhang tianlei fengyue beiji zhi xie shi* 上清三洞五雷經錄金闕御前贊化糾察大夫掌天雷艷嶽北極治邪事). C'est avec ce titre qu'il se présente devant les instances célestes.

Maître Chen a hérité, à la mort de son père, d'un autel prestigieux, mais il a su lui-même faire sa propre renommée. Ce que dit Yves Menheere de l'autorité et du pouvoir qu'exercent les grands maîtres taoïstes s'applique tout à fait à Maître Chen. « Un prêtre, écrit-il, ne devient pas un grand prêtre parce qu'il a guéri des malades, il a acquis la possibilité de guérir – éventuellement – ses patients parce qu'il est devenu un grand prêtre ». Parmi les mille et une raisons qui concourent à l'efficacité du rituel, le « transfert », au sens freudien, compte certainement pour une bonne part, mais Kristofer Schipper disait qu'elle vient surtout des écritures révélées, lorsqu'elles sont mises en acte rituellement.

Il est presque impossible de décrire un rituel, car il faudrait pouvoir visualiser les images mentales qui accompagnent le travail intérieur qu'accomplit l'officiant. Les manuscrits qui sont posés sur l'autel ne comportent que les prières, les poèmes et les chants. La partie invisible est consignée dans les livres secrets (*miben* 秘本) auxquels n'a, en principe, accès que le fils aîné de la famille lorsqu'il deviendra, à son tour, Grand maître (*gaogong*).

Il n'y a généralement ni indication sur la mise en scène, ni partition musicale. La transmission se fait par la pratique, auprès d'un maître.

Un service funéraire commence par le rituel qui « ouvre le chemin des ténèbres » (*Kaitong minglu* 開通冥路) et fait appel au Vénérable céleste qui sauve de la détresse, car c'est lui qui délivre les âmes aux prises avec la justice infernale. L'ancêtre s'incarne dans une poupée qui est posée sur l'autel, avec parfois d'autres défunts qui lui sont associés. Maître Chen a le pouvoir d'animer ces effigies de papier. Il recueille avec son pinceau, dont la pointe a été trempée dans du cinabre, le souffle de tous les descendants qu'il mêle aux énergies solaires, puis pointe les yeux, la bouche, le nez et les oreilles des personnages multicolores qui représentent les ancêtres. Pour finir, avec une monnaie d'offrande enflammée, il tourne autour de ces poupées pour écarter les influences néfastes. Le rite d'animation s'accompagne de formules qui indiquent que désormais le défunt va pouvoir voir et entendre ce qui se passe autour de lui.

願眼常覩玉毫光
願耳常聞說法音
願鼻常嗅眾妙香
願舌常贊無上道
願身不染邪淫法
願意常存正信心

*Que vos yeux contemplent éternellement les purs rayons de lumière
Que vos oreilles entendent éternellement les paroles de la Loi divine
Que votre nez respire éternellement le merveilleux encens
Que votre langue fasse éternellement l'éloge du Tao
Que votre corps soit préservé des influences pernicieuses
Que votre esprit soit éternellement droit et fidèle.*

Au nom de l'ancêtre et de tous ceux qui l'accompagnent, Maître Chen adresse des remerciements aux Trois trésors que sont le Tao, les livres sacrés et les maîtres, puis il émet un laissez-passer,

sorte de feuille de route qui permettra aux détenteurs de franchir les passes gardées par les officiers de l'au-delà.

De peur que le défunt, dit-il, ait des difficultés à renaître en tant qu'immortel et à accéder au paradis, nous adressons une requête au Vénérable céleste qui sauve les âmes.

Dûment rempli, le document se termine par cette phrase :

Notre bureau émet ce mandat pour servir aux intéressés lors de leur ascension et leur renaissance. En cas d'obstacles, ils devront en faire usage pour faire valoir leurs droits.

Une fois plié et remis dans son enveloppe, ce passeport est transformé par le feu pour parvenir dans l'autre monde.

Ce premier acte et tous ceux qui vont suivre tentent de conjurer la mort et de rendre visible l'invisible en passant de l'autre côté du miroir. La famille s'en remet à ces officiants, intermédiaires entre le ciel et la terre, pour accomplir le sauvetage de leurs ancêtres et pour leur assurer un nouveau statut d'immortel. Sans leur intervention, l'âme du mort ne trouverait pas son chemin vers le ciel. Ses mânes, faute de reposer en paix, pourront se retourner contre leurs descendants. La piété filiale est si ancrée dans l'esprit des Chinois depuis deux millénaires qu'ils ont contracté, vis-à-vis de leurs ancêtres, une dette dont ils doivent s'acquitter, pour ne pas risquer de s'exposer à leur vengeance. Au fil du temps et des transformations liturgiques, les rites funéraires sont devenus de plus en plus complexes. D'une part, les maîtres taoïstes ont multiplié les rituels de délivrance et, de l'autre, médiums, pleureuses, majorettes, numéros d'acrobatie, orchestres ont fait des enterrements des spectacles à la fois dramatiques et joyeux qui relèvent autant des rites de deuil que des cérémonies d'initiation et de divinisation. Les ancêtres qui ont atteint un âge respectable entrent tout naturellement dans la sphère céleste. Leurs descendants vivent sous leur dépendance.

Sur la place du village, les cinq générations de la famille en deuil, habillées de tuniques de chanvre, comme au temps de

Confucius, attendent le départ du cercueil qui a été recouvert d'un immense catafalque de fleurs jaunes et blanches. Les condoléances se poursuivent dans la maison du défunt, tandis qu'un préposé aux archives familiales inscrit sur un grand cahier les dons en argent de chacun. La disparition d'un membre important de la famille change l'organigramme dans lequel chacun avait sa place. Les enterrements, disait Kristofer Schipper, sont « les assemblées constituantes des familles ».

En fin de matinée, un cortège de plusieurs centaines de mètres de long se met en route en direction du cimetière. Attaché des deux côtés du cercueil un long ruban blanc sert à traîner les membres de la famille qui cherchent à retenir le mort. Certains s'appuient sur leur bâton de deuil, car ils ont à peine la force de marcher. La douleur n'est pas seulement ritualisée. Les femmes qui se soutiennent en se donnant le bras et en poussant des cris déchirants arrachent des larmes à tous ceux qui les entourent. Ce sont en général les belles-filles qui tiennent le rôle de pleureuses, mais s'il n'y en a pas, on fait appel à des professionnelles. Sur tout le trajet, un « maître à tête rouge » (*hongtou* 紅頭) qui souffle dans sa corne de buffle donne à ce cortège des allures carnavalesques. Il est accompagné de jeunes filles en mini-jupes et lourdement fardées qui dansent en se déhanchant. Ce théâtre de procession a pour fonction, comme son nom l'indique, d'attirer le mort (*khan-bong-kua* 牽亡歌), car l'une des fonctions de ces cérémonies est aussi d'aider le mort à quitter le monde des vivants.

La descente du cercueil dans la tombe se fait sous la surveillance d'un géomancien, car dans la tradition chinoise, la manière dont sont enterrés les ancêtres exerce une indiscutable influence sur les générations suivantes.

Le grand enterrement de Xiakunshen, n'est qu'un exemple parmi d'autres, de la grande remise en cause philosophique et spirituelle à laquelle nous invite la Chine.

Sur le chemin du retour, Inez de Beauclair, qui a participé à toutes les cérémonies, nous invite à venir lui rendre visite. Elle habite, dans la 12^e allée de la rue Xinghua, l'ancienne maison de Kristofer Schipper. Je me demande tout de suite comment filmer

cet endroit plein de souvenirs dont j'ai beaucoup entendu parler. Elle a fait de la grande cour d'entrée le royaume des tortues et entretient une quantité de plantes vertes, mais il ne reste aucune trace de l'intense travail auquel s'est livré Kristofer Schipper pour redonner un nouveau lustre aux grands textes taoïstes.

Avec l'aide de plusieurs assistants locaux, c'est ici qu'il a fait la « concordance » de deux livres de Ge Hong, le célèbre alchimiste qui se faisait appeler « Le maître qui embrasse la simplicité » (Baopuzi). Cet auteur du IV^e siècle est bien connu de tous les taoïsans, car personne n'a aussi bien parlé de la fameuse quête de l'immortalité qui a tant préoccupé les taoïstes de son temps et des siècles suivants. C'est à lui que j'ai emprunté la fameuse formule « Un taoïste n'a pas d'ombre ». L'absorption de drogues obtenues par la transmutation du cinabre devait permettre à l'adepte de devenir un être de lumière et de s'affranchir des lois de la pesanteur. Bien avant lui, Zhuangzi, en 320 avant notre ère, avait déjà fait l'éloge de ces immortels « au teint de neige, délicats comme des vierges, qui, au lieu de se nourrir de céréales, aspirent le vent et boivent la rosée. Montés sur un char de nuages, tirés par des dragons ailés, ils voyagent en dehors des bornes de l'univers. Il leur suffit de concentrer leur esprit pour écarter les maladies et faire fructifier les récoltes ». Et il poursuit en disant : « Ces hommes disposent d'une telle vertu qu'ils sont capables de fondre tous les êtres de la création dans une seule et même totalité indivise. » Ge Hong fait un pas de plus en donnant des recettes pour atteindre l'immortalité. Il a lu tous les livres concernant les moyens de survivre au-delà des normes communes et connaissait l'histoire des maîtres qui avaient, au cours des siècles, dépassé les limites de l'existence ordinaire. L'index en deux volumes, préparé par Kristofer Schipper, du *Livre extérieur (waipian)* et du *Livre intérieur (neipian) du Maître qui embrasse la simplicité* fait l'inventaire des thèmes abordés, la liste des personnages et des ouvrages cités, le vocabulaire particulier de cette époque et devait servir de base à la connaissance du taoïsme du Moyen Âge, mais également aux prolongements qui se multiplieront dans la littérature postérieure. Ge Hong est, pour Kristofer Schipper, le grand

témoin du taoïsme de la Chine du sud, « ce jardin enchanté dont il nous aura livré, à la dernière minute, tant de secrets ». Sa maison devait ressembler à un atelier du genre de celui de Léonard de Vinci. Autour d'une grande table sur laquelle se dressent des piles de livres, quelques érudits, rompus aux travaux lexicographiques, composaient patiemment les fiches qui vont servir d'outils pour retrouver le vocabulaire commun à certains textes et comparer les différentes versions disponibles. D'autres ouvrages vont subir le même traitement, en particulier *Le livre de la cour jaune* (*Huangting jing*), rédigé aux alentours du II^e siècle, qui est « l'un des textes les plus importants du taoïsme ancien et l'un des plus difficiles à comprendre ». On y trouve, entre autres, cette idée fondamentale que l'homme est un monde en miniature à l'image du cosmos. Une troisième exploration, encore plus ambitieuse, sera celle du *Canon taoïste* et de ses quelque 1 500 ouvrages publiés, sur ordre impérial en 1442. Tous les ouvrages qui portent des titres légèrement différents dans cet immense compendium sont regroupés afin de pouvoir les comparer. Ce retour aux textes sera toujours lié, dans l'œuvre de Kristofer Schipper, à la pratique des maîtres taoïstes telle qu'il l'expérimente quotidiennement en participant à leurs rituels. Pour la première fois, il jette un pont entre le passé et le présent, et réapprend à lire les textes à partir de sa propre expérience de maître taoïste.

Le dernier ouvrage en chantier : la *Bibliothèque des nuages aux sept étiquettes* (*Yunji qiqian* 雲笈七籤), a déjà fait l'objet de 80 000 fiches lorsqu'il se prépare à quitter Tainan. Cette encyclopédie du taoïsme mystique et privé, présentée à l'empereur au début du XI^e, contient surtout des textes sur les techniques de longue vie qui circulaient pendant la dynastie Tang, c'est-à-dire à l'époque de Li Bai, Wang Wei, Li Shangyin et Han Yu. Elle semble avoir exercé une influence certaine auprès du monde savant dès sa publication et sera republiée à de multiples reprises jusqu'à la fin de l'empire. « Le *Yunji qiqian*, comme l'écrit Kristofer Schipper, est une source inépuisable de textes merveilleux que tout historien de la culture chinoise devrait connaître ». C'est afin de faciliter la lecture de tous ces livres

anciens qu'il a entrepris ce gigantesque travail d'indexage, car le vocabulaire spécialisé du taoïsme est absent de tous les dictionnaires existants, y compris de ceux qui ont été compilés sous la dernière dynastie.

Avec Inez de Beauclair, nous parlons des temples et des fêtes qui se déroulent un peu partout, des livres de Jean-Marie de Groot et de Michael Saso, mais tout entier absorbé par l'ancien maître des lieux, j'en oublie de m'intéresser à la vie passionnante de notre hôtesse qui, avant de s'installer à Taïwan, avait passé trente ans en Chine. C'était au temps de la République et elle avait même assisté aux obsèques de Sun Yat-sen.

Lorsqu'en 1970, Kristofer Schipper quitte sa vieille maison de Tainan, emportant ses fiches et les trésors qu'il a accumulés au cours de toutes ces années, je suis voué chaque matin, dans mon petit bureau de l'Ambassade à Pékin, à lire le *Quotidien du peuple* et à deviner ce qui se trame dans les allées du pouvoir. En ce temps-là, tout le monde accreditait très naïvement l'idée que la religion n'existait plus en Chine et que les dieux s'étaient réfugiés à Taïwan. On les imaginait sillonnant le ciel en direction d'une nouvelle terre promise où des milliers de temples les attendaient. Tout se terminait finalement très bien et personne ne s'offusquait de cet apartheid, d'autant plus que les produits « made in Taïwan » qui inondaient le marché n'avaient pas bonne presse. Seuls quelques rares entêtés tentaient de faire reconnaître que la minuscule île de Taïwan était le dernier bastion de la culture chinoise traditionnelle. Il était plus facile à quelqu'un qui a fait un voyage de quinze jours en Chine de publier un livre de 500 pages chez un grand éditeur qu'à un anthropologue de rendre compte de plusieurs années de recherches dans un village taïwanais. Avoir été en Chine suscitait auprès du grand public autant de curiosité que d'avoir été sur la lune. J'en ai d'ailleurs largement bénéficié, comme le prouve le succès qu'ont eu tous les films que j'ai pu faire en Chine entre 1970 et 1972. Ceux que je rapportais de Taïwan allaient être beaucoup plus confidentiels. En Chine, j'étais condamné à « regarder les fleurs du haut de mon cheval », alors qu'avec les taoïstes j'abordais un continent qui

commençait à peine d'être exploré. Mon ambition était d'illustrer, en couleurs et sur grand écran, les découvertes de Kristofer Schipper. C'est à lui que je laissais le soin de présenter mon premier film sur *L'inauguration d'un temple*, puis sur *Le livre des morts* qui retraçait l'enterrement de Xiakunshen. Toutes ces projections se faisaient avec la complicité de Jean Rouch qui avait l'art des analyses percutantes, des bons mots et des compliments qui donnaient envie de continuer. J'ai fait partie, pendant des années, de ses admirateurs qui venaient, chaque samedi, à la Cinémathèque du Palais de Chaillot, l'écouter commenter les films qu'il aimait. Je lui dois ma passion de l'image et la conviction que les anthropologues doivent apprendre à se servir de ce qu'il appelait la « caméra-stylo ». Sous sa direction, les étudiants pouvaient même réaliser des films comme principal sujet de leur thèse. C'est dans ce sillage que je présentais, en 1978, à l'École Pratique des Hautes Études, un mémoire sur le rituel de l'Écrit du pardon (*Fangshe shu* 放赦書) accompagné d'un court-métrage de 15 minutes. La comparaison entre plusieurs versions de ce rituel s'inspirait des « concordances » qu'avait élaboré Kristofer Schipper, mais ce qui m'importait surtout était de montrer comment était exécuté ce rituel magnifique et très spectaculaire. Les textes permettent de s'imaginer l'univers mental des maîtres taoïstes et il est utile de s'intéresser aux sources plus anciennes qui ont été conservées dans le *Canon taoïste*, mais l'image seule pouvait donner une idée de la manière dont ils avaient été mis en scène. Le rituel de l'Écrit du pardon qui durait une heure et auquel assistait toute la famille en deuil était une sorte de pièce de théâtre en plein air qui racontait l'audience dans le ciel du Grand maître qui était allé chercher un ordre de mission pour délivrer le défunt et faire pardonner les péchés qu'il avait pu commettre durant sa vie. Mais en lisant attentivement les textes, je comprenais que toute l'efficacité du rituel était concentrée dans l'écriture à l'encre rouge d'un talisman qui n'avait de signification que pour le maître lui-même et auquel les fonctionnaires de l'autre monde étaient obligés d'obéir. Tout le pouvoir des maîtres taoïstes

s'exprime dans ces écritures secrètes dont ils font usage depuis deux mille ans.

Maître Chen à Paris

Le rituel funéraire avait fait l'objet d'un séminaire de Maître Chen lors de son séjour à Paris en 1977. Pour tous ceux comme moi qui avaient partagé sa vie quotidienne à Tainan, ses explications étaient passionnantes, mais en dehors de leur contexte, je me demande qui aurait pu s'intéresser à ses descriptions minutieuses ! L'autre mission que lui avait assignée Kristofer Schipper était de faire des calligraphies de talismans pour les exposer dans une galerie du Quartier latin. En moins d'un mois, Maître Chen avait réalisé une trentaine d'œuvres grand format sur papier de riz. Le jour de l'inauguration, Michel Foucault et Henri Michaux étaient au premier rang. Maître Chen avait revêtu sa tenue de maître taoïste et se préparait à consacrer les talismans accrochés sur les cimaises. Ce rituel avait pour but de les rendre efficaces, de leur insuffler une énergie (*qi* 氣).

Kristofer Schipper avait pris soin de préparer un catalogue dans lequel il donnait quelques clés pour comprendre ces signes illisibles qui sans être ni de véritables calligraphies, ni des œuvres personnelles, étaient l'expression même du pouvoir des maîtres taoïstes initiés aux Mystères. Personne, à ce jour, n'avait écrit un texte aussi dense et profond sur le sens et la fonction des talismans qui font partie des grandes énigmes de l'histoire chinoise. Publié à un très petit nombre d'exemplaires par la Galerie Jeanne Bucher, il mérite d'être conservé par tous ceux, de plus en plus nombreux, qui s'intéressent à cet « art magique » toujours en usage chez les taoïstes, quelle que soit l'école à laquelle ils appartiennent. Le voici dans son intégralité.

Les *fu* du Grand maître taoïste Chen Yung-sheng

par KRISTOFER M. SCHIPPER

L'écriture taoïste – les *fu* – révèle l'essence cachée, mais véritable, des êtres. Elle est la *transcription*, faite par les dieux, des signes primordiaux qui ont précédé, lors de la cosmogénèse, la création de l'univers.

À l'origine, le Tout était indifférencié, mêlé. Existant à l'état potentiel, il était contenu tout entier dans une sphère, une matrice, constituant le Chaos primordial. Par la vertu du Tao, principe cosmique fondamental du cycle du temps, ce chaos parvint à maturité. La matrice s'ouvrit, et les énergies (*k'i*) contenues en elle s'échappèrent et se diversifièrent : le Yin et le Yang apparurent, s'unissant pour la première fois dans l'Ultime faîte (*t'ai-ki*) ; alors naquirent les *signes*.

Un texte du rituel taoïste, accompagnant le sacrifice des écritures, décrit en ces termes l'apparition des *fu* :

Les sons de jade ne se faisaient pas encore entendre, les constellations n'étaient pas encore en place. C'est alors que soudain, les souffles célestes se répandirent, se mêlèrent et se nouèrent au milieu du Grand vide, créant la musique universelle des Huit vents : voici qu'ils s'accumulent, se joignent, se mêlent, tourbillonnant dans l'Empyrée pourpre. Suivant les phases du Tao, tantôt ils apparaissent, tantôt disparaissent. Ces souffles deviennent signes. Indéfinissables : ni fumée, ni poussière, ni brume, ni nuage..., ils mesurent dix mille toises de hauteur et leur son s'accorde à celui des Huit vents. Ainsi se manifesta la merveilleuse essence de la création, la sublime floraison des Cinq éléments. Cette harmonie pure du grand Tao se répandit à travers le vide parfait. Les immortels célestes vénérèrent alors cette sainte révélation et en firent copie. Quels signes étranges ! À la fois ronds et angulaires, bizarrement conformés, enchevêtrés et dédaliques ! Certains les appellent « écritures parfaites », d'autres « sans-image ». C'est là

le trésor des hauts cieux que nul ne peut saisir dans le monde ici-bas.

Ils furent cachés dans un sac de brocart de nuages et gravés sur des tablettes d'or pourpre, puis distribués au Cinq anciens, afin qu'ils dominent les dix mille contrées. C'est ainsi que le ciel est fixé par les Cinq planètes, et la terre gérée à partir des Cinq pics sacrés. Le temps est ordonné en Cinq cycles, tandis que la société des hommes est gérée par les Cinq principes. Tout ceci vient des écrits sublimes des Cinq ancêtres, qui possèdent la quintessence des Cinq éléments. Grâce à eux, on pourra protéger le pays et connaître la paix dans sa maison, rétablir l'ordre et écarter les mauvaises influences... Ceux qui leur rendent un culte sincère auront la preuve de leur efficacité merveilleuse...¹

Transcription de signes primordiaux, les *fu* sont donc la contrepartie ici-bas de la manifestation primordiale de la vertu (*tö*) du Tao. Étymologiquement, le mot *fu* veut dire : insigne en deux parties, tessère, qui permet d'identifier celui qui le possède comme initié. Les *fu* sont aussi les noms secrets des souffles cosmiques, des esprits et des dieux. Ils jouent un rôle important dans le rituel taoïste (rites pour la vie, pour la mort, pour la purification et la guérison), et ils interviennent à chaque phase, établissant la communication avec la force qu'il s'agit de mettre en œuvre. Pour les forces supérieures, le *fu* n'est qu'un *nom*. Pour les forces inférieures, ce nom est précédé d'un ordre, d'un mandat obligeant l'esprit concerné à obéir. Les forces maléfiques identifiées par le *fu* et emprisonnées par l'écriture sont neutralisées par la révélation de leur véritable nature.

Les *fu* utilisés dans la tradition taoïste actuelle sont de trois types :

– Les Écrits réels (*tchen-wen*) du Joyau sacré (*Ling-pao*). Yü-le-Grand, le roi démiurge, s'en servit, selon la mythologie taoïste, pour aménager la terre après le déluge. Cinq *fu*, correspondant aux Cinq régions du monde (les quatre orientes et le centre), lui

1. Rituel de Sou-k'i du Registre d'Or. ms. taoïste ASMT I/I.029, École Pratique des Hautes Études, V^e section.

révélèrent la structure géomantique de la terre, ainsi que les noms de divinités gardiennes du sol. Les *fu* du *Ling-pao* se caractérisent par leur forme complexe : un très grand nombre d'éléments entrent dans leur composition. Le plus souvent, il s'agit d'une cartographie secrète du monde, des cieus et des enfers. Les *fu* sont donnés aux « messagers » souffles extériorisés du corps du Maître pour leur voyage dans les régions divines. Mais ces talismans sont aussi des chartes, conférant à leurs possesseurs une souveraineté sans limites. La tradition du *Ling-pao* compte parmi les plus anciennes du taoïsme, et les *fu* de ce genre se rencontrent déjà à l'époque des Han (206 av. J.-C.-220 de notre ère).

– Les Sceaux nuageux, *yun-tchouan*, de l'école Ts'ing-wei. Ce sont des signes simples, très stylisés, qui révèlent l'essence des objets rituels et les dieux du corps du Maître, auxquels ils confèrent une puissance transcendante. Ces *fu* sont employés lors des grands rituels. L'école Ts'ing-wei peu connue à ce jour, daterait de l'époque Song.

– Les *fu* guérisseurs et exorcistes. Véritables « charmes », ils confondent l'écriture sacrée et les caractères chinois ordinaires. Ils s'appliquent topiquement à la vie de l'individu. Certains appellent des esprits protecteurs sur la maison, d'autres prémunissent contre les agressions. Les *fu* d'harmonie accordent le caractère de l'un avec celui des autres, lèvent les obstacles dans les rapports humains : on est à l'aise partout. D'autres encore, les charmes guérisseurs, démasquant les démons qui avaient prise sur nous, apportent également le remède nécessaire. Nos maux, en effet, sont attribuables à nos excès, qui entraînent une déperdition d'énergie vitale. Le vide qui en résulte est alors occupé par un souffle étranger, venu de l'extérieur, et qui usurpe une place dans notre organisme. Cet élément extérieur et démoniaque doit être identifié, et l'esprit vital perdu doit être remplacé. Ces charmes sont utilisés dans les rites de guérison qui, pour le maître taoïste, comptent parmi les « petits rites », c'est-à-dire ceux qui s'adressent aux simples individus, et non pas à une société, un pays, voire à l'ordre cosmique dans son ensemble. Les *fu* de cette catégorie sont souvent d'inspiration populaire et font appel à des dieux et forces spirituelles de divers panthéons.

Pour être efficace, un *fu* doit être consacré rituellement, puis « transformé » (*houa*). Cette transformation est ce que nous appelons le « sacrifice des écritures ». Le taoïsme ne connaît pas de sacrifices sanglants, la destruction rituelle d'êtres vivants (homme, animal ou plante) lui est totalement étrangère. C'est l'écriture, réplique, *transcription* d'une vérité primordiale, qui doit être « transformée » par le feu, par la digestion, ou simplement par l'effet du temps, afin qu'elle retourne à son état primordial et invisible – donc pleinement efficace.

Les Écrits réels du Joyau sacré sont « sacrifiés » par le feu. Ces chartes transforment la réalité immédiate et nous donnent accès aux régions divines dont elles constituent la cartographie.

Les Sceaux nuageux, par contre, sont transformés par l'action rituelle qui, en elle-même, est un cycle cosmique. Le rituel accompli, ces *fu* regorgeant de puissance spirituelle sont distribués aux fidèles, qui les gardent comme talismans.

Les *fu* guérisseurs et exorcistes, une fois consacrés, sont utilisés et « transformés » de diverses manières. Accrochés aux murs des maisons, c'est par l'action du temps qu'ils font la preuve de leur efficacité. Pour les maux internes, ils sont soit ingérés tels quels, soit avalés, sous forme de cendre diluée dans de l'eau. Certains *fu*, de taille réduite, sont portés en amulettes.

Maître Chen Yung-sheng appartient à une longue lignée taoïste. En effet, la fonction de *tao-che* (taoïste) est héréditaire, et certaines familles peuvent retracer leur tradition sur une trentaine de générations. Le descendant actuel de Tchang Tao-ling, premier Maître céleste fondateur du taoïsme communautaire à l'époque des Han, se situe à la 64^e génération. Maître Chen est l'un des douze grands officiers attachés à l'administration de l'actuel Maître céleste.

L'administration du Tao ne se situe cependant point au niveau d'une institution ecclésiastique ou étatique quelconque. Les maîtres n'ont ni diocèse ni temple. Les lieux de culte appartiennent exclusivement aux communautés laïques. Le taoïste est avant tout un maître du *temps*. Et par conséquent, « son royaume n'est pas de ce monde ». Il ne se manifeste que lorsqu'on fait appel à lui, à l'instar de ceux qui exercent une profession libérale

chez nous. Et, point important, le taoïsme refuse le prosélytisme, l'activité missionnaire. À chacun sa vérité, et que ceux qui veulent la trouver la recherchent comme ils le peuvent ! Comme le disent les classiques du taoïsme : « Le Tao dont on peut parler n'est pas le Tao absolu », et « Le sage pratique un enseignement sans paroles ».¹

L'apprentissage du *tao-che* commence dès l'âge de six ans. Le jeune disciple apprend d'abord la musique et la danse, techniques fondamentales dans la communication universelle. Peu à peu, il est introduit dans les pratiques rituelles, dont l'apprentissage des *fu* constitue un des aspects. La liturgie comporte un très grand nombre de rituels différents qui sont souvent d'une complication extrême. D'autre part, un rite n'est pas seulement une action visible, un spectacle. Conjointement aux chants, récitations et danses, le maître exécute un rituel *intérieur* méditatif, dont lui seul connaît les secrets.

Un minimum de vingt ans est nécessaire pour la formation d'un taoïste moyen et plus de trente pour celle d'un maître. Ceux qui sont parvenus à ce stade final de l'initiation ont été, de tout temps, en nombre très limité. Comme le dit un proverbe chinois : « Tous les trois ans, l'Empire connaît un premier lauréat aux examens impériaux², mais on ne trouve même pas un vrai maître taoïste tous les dix ans ».³

Le taoïsme appartient aux traditions populaires non-officielles de la Chine. Maître Chen, comme tous les véritables *tao-che*, est un homme du peuple. Mais cette tradition populaire n'a rien de frustré ou de folklorique. Toutes les facettes de son travail, musique et chant, danse, méditation, et au premier chef, l'écriture, témoignent d'une volonté esthétique fondamentale, indissociable de la recherche de la perfection.

K.M. Schipper. Paris 1977. Galerie Jeanne Bucher.

1. *Tao-tö-king, Le livre de la Voie et de la Vertu*, ch 1 et 2.

2. Le grade le plus élevé dans la hiérarchie des lettrés-fonctionnaires confucianistes.

3. *San-nien yi Tchouang-yuan, che-nien wou Tao-chang*.

Il faut marquer d'une pierre blanche cette première exposition, en attendant que les musées et les maisons d'édition s'intéressent à la grande richesse de l'art taoïste.

Un autre moment mémorable du séjour de Maître Chen à Paris fut la célébration de l'anniversaire de Laozi le 15^e jour du 2^e mois lunaire dans la maison de Kristofer Schipper, rue Hallé, transformée en temple. Il avait sorti de ses caisses tout ce qui était nécessaire à la construction d'un autel, y compris cinq robes taoïstes pour les officiants. Maître Chen tenait le rôle de Grand maître (*gaogong*), John Lagerwey celui de Cantor principal (*dujiang*), moi-même celui de Cantor assistant (*fujiang*), Cécile Léon était Préposée à l'encens (*zhixiang*) et Brigitte Petit-Archambault l'Éclaireur qui mène la troupe (*yinban*). Nous avons appris à chanter l'hymne de la Randonnée dans le vide (*buxu*) qui décrit la descente des dieux sur l'autel, la manière de faire une offrande d'encens, de purifier l'aire sacrée. Cet apprentissage était surtout une manière de s'approprier les textes, de les rendre vivants. L'événement dû beaucoup compter pour au moins deux d'entre nous qui allions consacrer les années suivantes, chacun à notre façon, à l'approfondissement de cette religion des Mystères.

Kristofer Schipper, dans son texte sur les talismans, souligne que le rituel n'est pas seulement un spectacle. « Conjointement aux chants, récitations et danses, le maître exécute un rituel *intérieur* méditatif, dont lui seul connaît les secrets ». Il faudra attendre la description du rituel de « l'Allumage du brûle-parfums » (*falü* 發爐) dans *Le corps taoïste*, publié en 1982, pour en savoir davantage sur cette part invisible du rituel. Pendant que le Cantor principal psalmodie un texte sur les esprits du corps, Maître Chen est plongé dans une intense méditation. À l'invocation du Vieux Seigneur des trois souffles, il commence par faire circuler son propre souffle, du champ de cinabre (localisé dans le ventre) jusqu'au Palais d'en haut (la tête) et expire en visualisant trois couleurs, bleu-noir, jaune et blanc. Puis lorsque le cantor prononce la phrase suivante, il inspire l'air en se tournant dans la direction de l'étoile de la Grande Ourse qui préside à son destin personnel, et pendant toute la lecture il

poursuit les exercices de visualisation et de conduite du souffle. Son corps microcosme est la réplique du macrocosme, il extériorise les dieux qui l'habitent, tandis qu'il absorbe les souffles cosmiques. Il fallait être soi-même maître taoïste et avoir accès aux livres secrets (*miben*) de Chen Rongsheng pour savoir que dans ce rituel de l'allumage du brûle-parfum, le Grand maître suit pas à pas le texte psalmodié par son assistant. Il n'y a que dans ces livres secrets que sont consignés les formules que le maître prononce à voix basse et les répertoires de talismans qui permettent d'entrer en contact avec les puissances célestes. Que cette partie ésotérique soit impossible à transmettre dans le langage cinématographique ne pouvait qu'être un obsédant défi pour l'apprenti-sorcier qui voulait rendre compte de la complexité du rituel.

L'occasion de poser toutes ces questions et de réfléchir à la manière de filmer le rituel se présentera quelques années plus tard (1987) lors du colloque du centième anniversaire de la Section des sciences religieuses de l'École Pratique des Hautes Études. J'empruntais à Julian Pitt-Rivers qui décortiquait le rituel qui se déroulait dans les arènes espagnoles, sa célèbre formule « Comment ne pas filmer le rituel ? » et décrivais avec beaucoup de détails le rite de la Purification de l'eau (*shuibai* 水白) telle que l'exécutait Maître Chen. Un film accompagnait ma démonstration.

La purification est un rite obligatoire au début de chaque grand rituel, elle peut se faire de façon simple sous forme de procession, avec aspersion d'eau lustrale ou être beaucoup plus élaborée avec des consécrationes spéciales, des danses, des rites alchimiques et l'intervention de talismans. « La pureté rituelle, comme le rappelle Kristofer Schipper, est un facteur essentiel d'efficacité ». Le *shuibai* se décompose en plusieurs rites qui s'enchaînent sans interruption et dont on peut résumer le déroulement de la manière suivante : Le Grand maître énonce d'abord son rang rituel, puis il consacre l'autel des Trois purs. Tout en prononçant leurs noms, il pointe dans la paume de sa main l'emplacement de leurs palais, visualise le soleil et la lune, les garçonnettes d'or et les filles de jade qui prennent place à sa droite et à sa gauche.

Il s'unit aux vingt-huit constellations et pénètre dans le Faîte suprême (*taiji* 太極). Il opère, en lui-même, la fonte des souffles et change de corps pour devenir un émissaire céleste. Immobile, il invoque Laozi :

Vieux Seigneur du Très-haut, transforme mon corps,
 Pour qu'il ne soit plus un corps ordinaire,
 Que je devienne un émissaire de l'univers,
 Que ma tête soit coiffée du soleil et de la lune,
 Et mon corps couvert des sept étoiles de la Grande Ourse,
 Que viennent à ma gauche le Dragon vert,
 À ma droite le Tigre blanc,
 Devant moi l'Oiseau rouge,
 Derrière moi le Guerrier noir,
 Que les trente-six animaux
 Et les vingt-huit constellations,
 Se rangent à mes côtés,
 Et se mettent à mon service.

Ayant accédé au rang d'être divin, entouré des quatre animaux héraldiques, il prend entre ses doigts le talisman jaune des Neuf phénix qui détruit les impuretés, l'allume à une bougie de l'autel et éparpille les cendres en soufflant dessus. Ce faisant, il lance une invitation au Général exorciste des neuf phénix, aux vénérables Seigneurs stellaires, aux officiers en faction, pour qu'ils descendent dans l'autel et l'assistent. Il convoque aussi les souffles des cinq couleurs. Le souffle vert de l'est entre dans son foie, le souffle rouge du sud entre dans son cœur, le souffle blanc de l'ouest entre dans ses poumons, le souffle noir du nord entre dans ses reins, le souffle jaune du centre entre dans la Cour jaune qui désigne la rate. Il fait descendre toutes les divinités qu'il invoque en faisant tourner ses deux mains autour de son oreille droite, puis de son oreille gauche, comme s'il tirait sur une corde.

Il est désormais au centre de l'univers, tel le gnomon qui quand le soleil est au zénith ne projette pas d'ombre. En tournant sur lui-même trois fois, il met en marche l'horloge du temps, écarte les démons et met en mouvement la constellation de la Grande

Ourse. Il est à la fois chaman, derviche et démiurge. Il ordonne le monde autour de lui. Semblable à l'empereur mythique Yu le grand qui arpenta l'univers en boitant, il exécute, en s'inspirant du « pas de Yu », la marche sur les étoiles des neuf phénix. Il va d'un point à l'autre en faisant une grande enjambée, puis en ramenant l'autre pied et chaque fois, dans sa main, il pointe un signe cyclique. De retour devant l'autel, il prend le talisman du feu qui a pour but d'éliminer toutes les souillures. Ce talisman est un ordre du Seigneur stellaire de la vertu du feu et les cendres entrent de nouveau dans le bol d'eau lustrale. Il y ajoute les noms secrets du soleil, de la lune et de la Grande Ourse en traçant en l'air les signes talismaniques correspondant que se transmettent les taoïstes de génération en génération. Les énergies de ces trois astres vont ainsi parachever la fabrication de l'eau lustrale avec laquelle il va purifier l'aire sacrée. Il prend alors son épée, trempe la pointe dans la nouvelle eau lustrale, écrit en l'air le signe du cœur 心, puis se tourne vers le nord-est, considéré comme la Porte des démons (*guimen* 鬼門), prend une gorgée d'eau lustrale et la pulvérise dans la direction indiquée par son épée.

Ainsi se termine le *shuibai*, tel qu'il est décrit dans les livres secrets de Maître Chen. Il en connaît par cœur l'enchaînement, pour avoir fait cette purification des centaines de fois. Les chefs de la communauté qui ont été admis à l'intérieur du temple n'ont, eux, aucune idée de ce que fait Maître Chen, ils n'entendent qu'une partie des chants et des récitations de son premier assistant, le Cantor principal, souvent couverts par le tambour et les instruments à percussion de l'orchestre.

Le rituel taoïste, indépendamment de ce que l'on comprend ou ne comprend pas, est fascinant à plus d'un titre, mais demeure intraduisible, intransposable, incommunicable. Il faut d'abord le vivre et se donner les moyens de le comprendre en ayant accès aux manuscrits des maîtres taoïstes et aux textes qui ont été conservés dans le *Canon taoïste*. Lors de ma participation à l'inauguration du Palais de la tranquillité (Jian'angong), dans le nord de Taïwan, le rituel s'était imposé comme la nouvelle porte d'entrée de la culture chinoise. Son ancienneté en faisait un trésor vivant, il avait traversé les siècles tout en gardant l'essentiel

de ce qu'il avait été sous les dynasties des Tang, des Song et des Ming qui se réclamaient de l'héritage de Laozi et du mouvement des Maîtres célestes, mais il continuait surtout à être le centre spirituel et symbolique des grandes fêtes populaires de la société chinoise. Pendant que les maîtres taoïstes effectuaient leur retraite derrière les portes fermées du temple, se déployaient, à l'extérieur, processions, troupes de théâtre, médiums accompagnant le palanquin des dieux de leur communauté, associations d'arts martiaux, soldats divins gardiens des cinq camps de leur village. La société tout entière participait au renouvellement de l'alliance avec les dieux.

La finalité, l'efficacité et la signification du rituel étaient au cœur de la réflexion de Kristofer Schipper. Il avait pris à revers cette idée assez répandue que le rite est la mise en scène d'un mythe. Il constatait lors des grandes cérémonies d'offrande (*jiao*) que les rituels n'étaient pas mis en corrélation avec un mythe ou une légende, mais s'inscrivait dans « la métaphore bureaucratique » qui relève, comme nous le verrons dans les pages suivantes, du système de pensée analogiste. La bureaucratie céleste est l'image en miroir de la bureaucratie impériale.

Pour les taoïstes, le rituel est une pratique sanctifiée par la tradition. Son origine est aussi lointaine qu'imprécise. Quant à ceux qui en sont les commanditaires, ils se mettent sous la protection des dieux, tandis que Maître Chen, lui, s'adresse au Tao et pratique un rituel intérieur. À propos de cette disjonction, Kristofer Schipper parlera de « l'éclatement du champ sémantique ».

Un mariage taoïste

Après avoir survolé tout le répertoire de Maître Chen et enregistré lors de mes séjours à Taïwan l'ensemble de ses rituels, je l'invitais, en 1979, à célébrer mon mariage. Les six mois qu'il avait passés à Paris nous avaient beaucoup rapprochés et il accepta, sur-le-champ, avec enthousiasme. La cérémonie se déroulerait dans le Temple du ciel de Tainan. Je proposais d'inviter une troupe de marionnettes à fils et apprenait à rédiger en chinois

une invitation au banquet final : « Le mercredi 31 octobre, onzième jour du neuvième mois lunaire, date soigneusement choisie par divination, Fan Hua (Patrice Fava) et Mei Feicui (Marie Mercié), à l'occasion de leur mariage donneront un frugal repas. Respectueusement, ils invitent votre noble famille à daigner y participer et vous prient d'excuser le côté informel de cette petite fête. Le dîner aura lieu 229 rue Yongfu, dans le Temple de Guangong. Les invités commenceront à prendre place à partir de 18 h ».

Le Quotidien de Chine (Zhonghua ribao) allait rendre compte de ces journées dans un article accompagné de photos. « Hier au soir, à 9 h, dans le Temple du ciel de Tainan, Fan Hua et Mei Feicui, sous la conduite du Grand maître taoïste Chen Rongsheng, héritier des Maîtres célestes de la dynastie Han, se sont mariés selon les rites taoïstes. La nouvelle de cette cérémonie avait attiré de nombreux curieux. En voyant ces étrangers en habits traditionnels, lui portant une grande robe de brocart bleu-nuit, une veste courte à col montant et une calotte de style Qing, elle, une longue robe rouge fendue, tous deux faisant les habituelles prosternations et présentations d'encens, ils semblaient tous très impressionnés. Conformément à la tradition, les mariés avaient préparé des offrandes : un cochon entier et une chèvre, ainsi que des fruits, des sucreries et des fleurs. La cérémonie présidée par Maître Chen commença par le rite d'invitation des divinités, suivi de la lecture d'un mémoire adressé à l'Empereur de jade, aux Trois agents du ciel, de la terre et de l'eau, et aux Seigneurs stellaires du Boisseau du nord et du Boisseau du sud. Sur ce mémoire figuraient les noms des mariés, ceux des membres de leurs familles respectives, une invocation au Ciel, implorant sa bienveillance et sa protection. Après sa lecture, le document était brûlé pour parvenir au Ciel. La cérémonie dura trois heures. Cinq maîtres taoïstes officiaient, accompagnés d'un orchestre. Devant l'entrée du temple, il y avait également une représentation de marionnettes à fils. Le lendemain soir, dans le temple de Guangong était organisée une grande réception avec un spectacle d'ombres chinoises ».

De retour en France, je signalais, dans *Le Monde* du 21 avril 1980, un article intitulé « Nous nous sommes mariés selon le

rituel taoïste » et constatais qu'il allait rester affiché pendant bien longtemps sur un mur du Centre d'études taoïstes de l'avenue du Président-Wilson.

Le livre d'or du taoïsme

La publication, en 1982, du *Corps taoïste* fut, pour quelques-uns d'entre nous, un événement considérable et le point d'orgue de l'enseignement de Kristofer Schipper à la V^e section des Sciences religieuses de l'École Pratique des Hautes Études. J'en avais fait ma Bible, comme d'autres avaient pu le faire avec *Tristes tropiques* ou le *Dieu d'eau* de Marcel Griaule. C'était à la fois un livre théorique et un manuel à l'usage des ethnologues confrontés à la tradition vivante du taoïsme. Sa lecture était aussi difficile que celle de *La pensée chinoise* de Marcel Granet, même pour ceux qui avaient eu la chance de partager la vie des maîtres taoïstes. Pour les autres, ce livre était à peu près inutilisable. La densité des informations s'accompagnait souvent de raccourcis et de références à des textes difficilement accessibles, mais on pouvait à chaque lecture faire l'expérience de nouvelles découvertes et retrouver dans chaque page le fruit d'une expérience directe. C'était, comme on l'a dit de *Madame Bovary*, un livre à double fond. Derrière le texte, il y avait des sous-entendus qu'il fallait pouvoir partager avec l'auteur. Peu de gens avaient été capables, comme lui, de replacer les pratiques taoïstes dans leur contexte historique, de lier l'observation aux textes et à l'histoire globale de la Chine. Dans cette synthèse, il reliait entre eux les aspects divers du taoïsme en soulignant leur cohérence. Son anthropologie tenait compte de la synchronie autant que de la diachronie, mais il avait, de surcroît, l'art de toujours donner raison aux taoïstes, ce qui contrastait avec tout ce qu'on avait pu lire dans la littérature missionnaire. Il prenait à revers les erreurs des uns et des autres, pris au dépourvu face à des réalités qu'ils étaient incapables de comprendre, mais se gardait néanmoins de toute forme de prosélytisme. Les taoïstes, contrairement aux bouddhistes et aux chrétiens, ne cherchent pas à convertir le monde à leur religion.

La part maudite

Je savais confusément que Kristofer Schipper n'avait pas eu la vie facile à Taïwan. Le gouvernement du Guomindang composé en grande partie de généraux originaires de la grande Chine, n'était favorable ni au taoïsme, ni aux religions, considérés comme la part maudite de la culture, mais le plus grave venait surtout du fait que cet étranger passait pour un indépendantiste. Comme, dans le petit monde de la sinologie parisienne, j'étais considéré comme un émule de Kristofer Schipper, les représentants du courant maoïste, voyaient d'un mauvais œil les films que j'avais tournés à Taïwan. J'eus la mauvaise surprise d'apprendre qu'un de mes anciens professeurs des Langues'O, disait de moi que j'étais un agent de la CIA. Cela ne pouvait qu'aggraver les mauvaises relations que j'entretenais avec les autorités chinoises du continent. Je sentais monter un nouveau courant macarthiste et me demandais si je n'étais pas sur la liste noire de l'Ambassade de Chine. Le maire communiste d'Issy-les-Moulineaux avait fait interdire, dans le théâtre de sa ville, la projection de mon film *Trois ans en Chine*. Il obéissait aux ordres du Consulat de Chine qui aurait voulu que je supprime, entre autres choses, la voix de Lin Biao, qu'on entendait faire un long discours, devant 500 000 personnes, du haut de la porte Tian'anmen lors de la fête du 1^{er} octobre 1970. Une délégation de l'Ambassade de Chine m'avait rendu visite dans mon minuscule appartement du 6^e étage de la rue de Savoie, pour m'inviter à supprimer cette séquence. Le peuple aime profondément Mao, m'avaient-ils expliqué, mais Lin Biao l'avait mis sur un piédestal pour l'écarter du pouvoir. Après la 2^e session du 9^e Congrès du Parti communiste, son ambition est devenue démesurée. Il a voulu assassiner Mao. Lors de son discours du 1^{er} octobre, il mentait. Le fait de l'entendre va provoquer un choc sur les spectateurs qui comprennent le chinois. J'essayais en vain de savoir ce qu'était devenu Lin Biao, mais ce n'est que bien plus tard que les autorités allaient annoncer que l'avion dans lequel

il tentait de s'enfuir en Union soviétique, après son coup d'État manqué, s'était écrasé dans le désert !

À la même époque le film d'Antonioni avait fait l'objet d'une virulente campagne de critiques et je me demandais si je n'étais pas devenu *persona non grata*. J'ai donc dû laisser passer quelques années avant d'oser demander un visa pour la Chine.

Le vent du large

Les projets, heureusement, ne manquaient pas. En 1983, je pars filmer le grand pèlerinage de Beigang en l'honneur de Mazu, la déesse de la Mer, protectrice de Taïwan. Elle est omniprésente, son histoire séduisante et son temple de Beigang l'équivalent d'une cathédrale. Raconter l'histoire de son culte ne pouvait qu'être une plongée au cœur de la religion des Chinois. Comme elle était la sainte patronne des pêcheurs, je voulais m'embarquer sur un bateau et sentir sa présence auprès des gens de la mer. Or, pour des raisons que je ne chercherai pas ici à élucider, les étrangers, à l'instar des femmes, étaient interdits sur les bateaux. Je faisais plusieurs fois le tour du port de Tainan et finissais par entrer en contact avec le patron d'un chalutier qui, moins méfiant que ses confrères, me proposa de demander l'assentiment de Mazu avant de m'embarquer sur son bateau. Ensemble nous allons jusqu'au temple pour interroger les oracles. Je fais une offrande d'encens, me prosterne trois fois et prends le pot de baguettes divinatoires que je secoue jusqu'à ce que l'une d'elles se détache et tombe par terre. Elle porte le numéro 37. Nous consultons la fiche correspondante et constatons que la réponse est, en tous points, positive. Le départ est fixé le lendemain matin à 6 heures. La pêche sera miraculeuse et les images que j'en rapporterai dignes des romans de Melville et de Richard Henry Dana.

Puisqu'il est impossible aux gens ordinaires de connaître l'avenir, on ne peut que s'en remettre à l'omniscience des dieux ou éventuellement à des spécialistes appartenant à la confrérie des devins. Chaque temple a un lot de 64, 100 ou plus, baguettes qui servent à la divination et des devins sont parfois là pour aider

à l'interprétation du poème, souvent très hermétique, proposé comme réponse au vœu qu'on a exprimé. Je remercie Mazu, mais trouve bien normal qu'elle me vienne en aide, car je vais contribuer à son rayonnement.

J'ai déjà évoqué le clivage qui existe entre les maîtres taoïstes qui rendent un culte au Tao, personnifié par les Trois purs (Sanqing) et aux Vénérables célestes (Tianzun 天尊) qui appartiennent au « Ciel antérieur », et d'autre part les divinités du culte public qui sont pour la plupart des personnages historiques divinisés. Mazu fait partie des saintes de ce que l'on appelle, par commodité, « la religion populaire », mais a néanmoins été intégrée, depuis fort longtemps, au panthéon taoïste. Elle vécut sous la dynastie des Song (x^e siècle) qui est aussi l'époque de la montée des cultes rendus à des divinités féminines. Les images d'elle, sous forme de peintures et de statues sont innombrables. Elle a des temples dans toute l'Asie et même aux États-Unis, c'est-à-dire partout où se sont installées des communautés chinoises qui vivaient sous sa protection. Elle fait partie de ce que j'ai appelé, comme les hellénistes, les « Mystères » de la Chine.

Kristofer Schipper a résumé mieux que quiconque sa vie, son œuvre et sa place dans la théologie taoïste. « La belle Mazu, la Mère ancêtre, patronne des navigateurs et des voyageurs en général, protectrice des femmes et des enfants, était la fille d'un pauvre pêcheur de l'île de Meizhou, située à quelque distance de la côte orientale de la Chine, en face de Fuzhou. Enfant précoce, elle ne s'intéresse qu'aux choses saintes et, au lieu de jouer avec les filles de son âge, reste à la maison pour réciter des livres religieux. Elle connaît la pratique de la méditation extatique et demeure de longues heures immobile, les yeux clos, le visage illuminé, tandis que ses âmes supérieures (*hun* 魂) s'extériorisent et voyagent dans l'espace. Un jour, lors d'une grande tempête, son esprit vient en aide à son père et à ses frères, perdus en haute mer et sur le point de faire naufrage. Au moment le plus critique, ils voient apparaître une grande figure blanche qui approche sur les eaux, s'empare des cordages des bateaux et les tire à bon port. Malheureusement, chez elle, la mère de la jeune sainte, irritée de voir sa fille à nouveau prise de transe, la secoue

pour la réveiller. Un instant la concentration de Mazu vacille et son esprit lâche les cordages du bateau de son père. Seuls ses deux frères seront sauvés. À leur retour, ceux-ci racontent leur aventure, et la mère de Mazu reconnaît son erreur. Arrivée à l'âge nubile, la jeune fille refuse les partis qu'on lui propose et fait vœu de chasteté. Quelques années plus tard, elle meurt ». Kristofer Schipper explique ensuite comme elle va devenir la grande sainte que l'on connaît aujourd'hui : « Mazu, d'abord objet d'un culte médiumnique autour de son corps momifié – conservé dans un temple à son lieu d'origine – est reconnue, dès le XII^e siècle (elle aurait vécu de 960 à 987) sainte protectrice des marins dans toute la région côtière de la Chine orientale. À la suite de pétitions, elle se voit conférer un titre officiel, une sorte de canonisation donc, par l'administration impériale, qui la nomme Sainte du diligent secours. En 1155, l'empereur Gaozong de la dynastie des Song l'appelle Dame source de félicité, puis, en 1160, Dame de réponse illuminée et de spiritualité bienveillante (la longueur du titre est proportionnelle au rang sur les registres du culte public). Elle passe, dès 1160, au rang de Concubine céleste ; son titre atteint plus de vingt caractères et ses sanctuaires reçoivent des donations impériales ainsi que l'octroi des marques somptuaires les plus élevées : tuiles jaunes, insignes impériaux, etc. Un livre sacré (*jing* 經) révélé par les cieux marque enfin son adoption dans la grande liturgie taoïste en qualité de sainte protectrice des hommes de mer et son assimilation à une étoile de la Grande Ourse (elle devient souffle cosmique). Le livre est inclus dans le *Canon taoïste* (*Daozang*) de 1442. En 1683, après avoir assisté la flotte chinoise pour reconquérir Taïwan et soumettre l'État indépendant qui s'y était formé, elle est finalement promue Reine du ciel (Tianhou 天后). Son culte s'étend maintenant à toute la Chine, de Pékin à Canton, et reste très vivace là où il n'a pas été interdit et réprimé, notamment à Hong Kong et à Taïwan ».

Le processus que décrit Kristofer Schipper s'applique à de nombreuses divinités dont le culte a commencé localement, puis s'est amplifié pour devenir national, leur couronnement étant d'être inscrit dans les registres des sacrifices (*sidian* 祀典) de

la cour impériale. Les taoïstes ont intégré le culte de Mazu à leur panthéon, mais ce sont surtout les médiums qui ont été ses porte-parole et ont joué un rôle de premier plan dans la reconnaissance de ses pouvoirs surnaturels. Ils sont toujours là au moment de son anniversaire, célébré avec pompe à Beigang, car de tous les coins de l'île, affluent ses innombrables fidèles et leurs communautés de culte. Dans un vacarme indescriptible de musique et de pétards, les représentants de centaines de villages arrivent avec la statue de la divinité de leur temple, célébrer l'anniversaire de Mazu. En ce 23^e jour du 4^e mois lunaire, tous ses corps divisés doivent se réunir dans son temple-mère. Les palanquins dans lesquels elle voyage sont suivis par un important cortège dans lequel on remarque surtout ses soldats célestes et ses médiums. La société tout entière se retrouve ici dans une émouvante communion mystique, mais les représentants les plus proches et les plus démonstratifs du culte de Mazu sont, ce jour-là, les *tank-ki* « serviteurs et oracles des dieux ». Ils sont perchés sur les palanquins ou avancent pieds nus, armés d'épées, de massues ou de boules à clous et se flagellent parfois avec violence. Le sang coule sur leur visage et leur dos n'est parfois qu'une large plaie. Ce ne sont pas des pénitents, mais des soldats divins au service d'un culte. Ils sont la preuve vivante de la présence de Mazu et de ses pouvoirs miraculeux. La foule des fidèles reconnaît en eux le véhicule de leur divinité, ses enfants de cœur. Les médiums se sont identifiés aux divinités qui les possèdent et parlent en leur nom, écrivent des talismans sur les feuilles qu'on prépare à cette intention, ou tracent avec leurs doigts des signes dans l'air qu'ils projettent sur le dos ou la nuque de celui ou de celle qui s'adresse à lui. Lorsqu'on leur tend une petite feuille de papier rectangulaire, ils y écrivent, sans la toucher, des signes invisibles qui sont en général le nom secret du dieu qu'ils incarnent. Ces talismans guérisseurs et exorcistes seront ensuite précieusement conservés. Il y a entre les médiums de tous les villages qui arrivent à Beigang, une véritable compétition pour exprimer la transcendance et la puissance de leur divinité. C'est elle qui leur confère l'invulnérabilité dont ils font preuve. Certains de ses médiums ont les joues, les jambes

et la langue transpercées par de longues aiguilles au bout desquelles sont sculptées les têtes des généraux des Cinq camps qui sont les protecteurs des villages. La géographie sacrée devient, à travers eux, une réalité vivante. Ils mettent en fuite les démons qui menacent leur communauté. D'autres se sont planté dans la chair des crochets auxquels sont suspendus des brûle-parfums. Ces fous de dieu sont l'expression la plus spectaculaire de la lutte contre les forces du mal. Ils prennent sur eux les souffrances et les péchés de la société entière. Leur sacrifice est la manifestation du triomphe des dieux avec lesquels chacun entretient « des affinités karmiques » (*yinyuan* 姻緣). C'est de cette liaison faite de dépendance et d'amour que procède cet extraordinaire déploiement de transe et de mortifications. D'un côté les maîtres taoïstes représentent la culture classique et la tradition savante du taoïsme, de l'autre, les médiums sont les héritiers du vieux fond chamanique et de la pérennité des cultes. Dans *Le corps taoïste*, Kristofer Schipper consacre de longs développements aux médiums et aux « maîtres à tête rouge » qui les ont initiés, qui les accompagnent, les protègent et recueillent leurs messages. Les phénomènes de possession ne sont, pour lui, ni des aberrations, ni des symptômes : ils s'inscrivent dans l'intime proximité des dieux et des hommes, participent à la vie des temples qui sont le centre de la vie sociale et assurent son unité. Les scientifiques qui se sont intéressés à ce phénomène ont constaté au cours d'expérimentations que la transe fait considérablement varier le seuil de résistance à la douleur et décuple la force physique. Elle est même en train de devenir un nouvel outil thérapeutique.

Mon film *Mazu, la déesse de la mer, réalité d'une légende* se voulait l'illustration cinématographique des descriptions de Kristofer Schipper, la mise en images des pages admirables du chapitre sur les « maîtres des dieux » du *Corps taoïste*. Que la Chine soit le pays des cultes et de la transcendance restait sinon incompréhensible, du moins difficilement acceptable pour la plupart des Occidentaux, chrétiens ou pas. Il fallait être anthropologue pour prendre au sérieux ces débordements et leur donner un sens, au sein d'un système culturel global. Jean Rouch en avait fait la démonstration avec *Les maîtres fous*, ce

film extraordinaire tourné au Ghana en 1954. Entre eux et les médiums chinois, la violence et les enjeux étaient bien différents, mais ils avaient en commun cette faculté de pouvoir, une fois la fête terminée, redevenir des citoyens comme les autres. Le passage de la transe violente à la vie normale prouvait que ces phénomènes de possession étaient sous contrôle social. Les médiums, agents surhumains des dieux, étaient des pèlerins comme les autres. En tant que représentants et porte-parole de leur communauté, ils étaient parfaitement intégrés à la vie sociale. Qu'ils soient investis de pouvoirs transcendants n'avait rien de pathologique, leur entourage reconnaissait en eux la présence de Mazu. Ils renforçaient les liens que chacun pouvait entretenir avec elle. C'est à la nouvelle génération d'historiens et d'anthropologues que l'on doit cet intérêt pour les médiums, leur rôle et leur histoire personnelle. Ce qui compte désormais est de savoir ce qu'ils peuvent nous apprendre de la nature humaine et des systèmes de pensée qui les ont engendrés. Edward Davis a très justement noté que les phénomènes de possession sont des expériences sociales, partagées en public, au cours desquelles l'émotion – ou pour employer un terme emprunté au vocabulaire d'Aristote : la *catharsis* – s'exprime dans un contexte culturel particulier.

Que Taïwan soit encore, en dépit de son développement spectaculaire, le pays des dieux, ne pouvait que susciter un grand nombre de questions pour quelqu'un comme moi qui venait de passer trois ans dans la Chine socialiste, car fondamentalement, comme on le disait volontiers, les Chinois des deux côtés du détroit étaient les mêmes, ils avaient en commun le même héritage culturel. J'apprendrai plus tard que pour appréhender les transformations qui ont lieu en Chine, il était utile de se référer à ce que les Chinois avaient fait, sous d'autres gouvernements, à Hong Kong et à Taïwan.